

## ABSTRACT

Title of Document: ENTRE LETTRES ET PORTRAITS :  
MADAME DU DEFFAND, AUTEUR?

Eva Zaghdoun, Master of Arts, 2009

Directed By: Professor Sarah Benharrech, Department of  
French Language and Literature

My subject is about a famous woman who lived during the eighteenth century, Marie Du Deffand (1696-1780).

During the eighteenth century, Madame Du Deffand was well known mostly because she was an important “salonnière”. Her “salon” was one of the most frequented by the philosophers, and the scholars who wanted to be well seen in society. Also, during this century, letters were very important in the “salon” because they were both a way of social communication and a way for literary creation.

In my thesis, I will show how Madame Du Deffand was a remarkable woman of the eighteenth century whose story needs to be told. In fact, even though she always refused to publish, her perceptive portraits of her contemporaries and her correspondence with Voltaire and Horace Walpole could be considered as work which distinguish her and give her the status of an author.

ENTRE LETTRES ET PORTRAITS: MADAME DU DEFFAND, AUTEUR?

By

Eva Zaghdoun

Thesis submitted to the Faculty of the Graduate School of the  
University of Maryland, College Park, in partial fulfillment  
of the requirements for the degree of  
Master of Arts  
2009

Advisory Committee:  
Assistant professor, Sarah Benharrech  
Associate professor, Herve-Thomas Campagne  
Associate professor, Andrea Frisch

© Copyright by  
Eva Zaghdoun  
2009

## Dedication

### **I want to thank:**

My parents and my sisters: Ruthy, Sarah and Thova, without whom I wouldn't be here today,

My friends: Delali, Becca, Marilyn and Raluca for their support,

My professors here at the University of Maryland, for their interesting courses,

Aline Ossoona for her editorial advice on my dissertation,

Rafael Merchan who added a lot to my life and opened my mind to new interests,

And finally, a list of many others to long to mention here!

## Table of Contents

Dedication.....	ii
Table of Contents.....	iii
List of Illustration.....	iv
Chapter 1: Introduction.....	1
A/ Ecrire des lettres au 18e siècle.....	3
Chapter 2 : Le salon, espace de circulation.....	15
A/ Madame Du Deffand : une salonnière.....	16
B/ L'usage de la lettre dans le salon.....	21
Chapitre 3 : La fonction de la lettre chez Madame Du Deffand.....	30
A/ La correspondance avec Voltaire.....	30
B/ La correspondance avec Horace Walpole.....	41
Chapter 4 : L'ethos de l'auteur.....	52
A/ Madame Du Deffand et ses portraits satiriques.....	55
B/ Madame Du Deffand et ses portraits élogieux.....	61
a. Portrait de d'Alembert.....	62
b. Portrait d'Horace Walpole.....	65
c. Portrait du Président Hénault.....	67
d. Portrait de Madame de Mirepoix.....	69
e. Portrait de Madame de Choiseul.....	71
Conclusion.....	76
Bibliography.....	79

## List of Illustrations

Annexe 1: Portrait de Madame Du Deffand

Annexe 2: Gravure du salon de Madame Du Deffand

Annexe 3: Autoportrait rédigé par Madame Du Deffand en 1728

Annexe 4: Autoportrait rédigé par Madame Du Deffand en 1774

Annexe 5: Portrait d'Horace Walpole

Annexe 6: Portrait de Madame du Châtelet

Annexe 7: Portrait du président Hénault

## Chapter 1: Introduction

En réfléchissant sur mon sujet de mémoire, je dois reconnaître que ma formation d'historienne et les différents cours que j'ai pu suivre depuis mon arrivée à l'université du Maryland m'ont orientée vers le sujet que je vais traiter ici. J'ai choisi de travailler sur une femme qui a fortement marqué le 18<sup>ième</sup> siècle, notamment parce qu'elle entretient avec Voltaire une riche correspondance et parce qu'elle est l'une des plus célèbres « salonniers<sup>1</sup> » de son époque.

**Marie Du Deffand (Annexe 1, portrait de Madame Du Deffand)** est la fille de Monsieur de Vichy, membre de l'une des familles les plus importantes de Bourgogne qui appartient à l'aristocratie. Les Vichy, bons serviteurs du roi, occupent des charges militaires qui, sans leur conférer la gloire, consolident une réputation honorable et leur permettent d'établir un réseau serré d'alliances familiales dans le Mâconnais. L'une d'entre elles est justement celle que Monsieur de Vichy noue en épousant Anne Brûlat, la fille du premier président du parlement de Bourgogne.

Marie est née le 25 septembre 1697, au château de Champrond, en Bourgogne. Elle est la troisième de quatre enfants : avant elle, il y a ses frères Gaspard III et Nicolas, après elle, sa sœur Anne, future marquise d'Aulan.

Avant d'aller plus loin, je vais présenter brièvement le corpus qui m'aura servi à la rédaction de mon mémoire. Ici, outre les ouvrages généraux sur Madame Du Deffand et le 18<sup>ième</sup> siècle, je me suis plus particulièrement intéressée à la correspondance

---

<sup>1</sup> C'est à la fin du 19<sup>ième</sup> siècle que nous retrouvons parfois l'utilisation du terme « salonnière » pour désigner des activités liées au salon. Pour les contemporains, ce terme désigne les femmes qui recevaient et c'est donc en ce sens que j'entends utiliser le terme de salonnière dans mon mémoire.

qu'elle entretient avec deux hommes : Voltaire et Horace Walpole. Mes choix se sont tout particulièrement portés sur ces deux hommes car ils ont tous les deux fréquenté le salon de Madame Du Deffand et ils ont tous les deux occupé dans la vie de cette dernière une place importante. Rien que le nombre de lettres que Madame Du Deffand leur écrit en est la preuve.

En ce qui concerne Voltaire, j'ai travaillé sur les lettres que Madame Du Deffand et lui-même s'envoient entre 1759 à 1778. Depuis fort longtemps, Madame Du Deffand entretient une correspondance littéraire très spontanée, badine et des plus affectueuses avec Voltaire<sup>2</sup>.

Pour Horace Walpole<sup>3</sup>, j'ai travaillé sur les lettres que Madame Du Deffand et lui-même s'envoient entre les années 1766 à 1780, (ce qui représente un total de 840 lettres) car c'est en 1765 que Madame Du Deffand fait la connaissance de cet homme et qu'une abondante correspondance va alors être échangée entre ces deux personnages.

Il est important de dire ici que le lecteur d'un recueil épistolaire est animé par une curiosité particulière, et en ce qui nous concerne, aux travers de la correspondance choisie de Madame Du Deffand, la question que nous pouvons nous poser est de savoir si par ses lettres et ses portraits, Madame Du Deffand peut-être considérée comme un auteur.

---

<sup>2</sup> Cette amitié, nouée au temps de leurs séjours à la cour de Sceaux, s'était assez vite concrétisée dans un échange épistolaire qui ne fut interrompu que pendant la liaison de Voltaire avec Mme du Châtelet (1734-1749).

<sup>3</sup> Horace Walpole est l'auteur d'un roman noir/ gothique : *Le Château d'Otrante*.

Pour répondre à cette question, j'ai choisi de diviser mon mémoire en trois chapitres.

Dans le premier, nous verrons comment le salon du 18<sup>ième</sup> siècle est un espace privilégié de circulation pour les lettres.

Dans un deuxième chapitre, nous verrons les rôles de la lettre pour Madame Du Deffand, lorsqu'elle correspond avec Voltaire et Horace Walpole.

Enfin dans un troisième chapitre, nous nous intéresserons à un exercice de style que Madame Du Deffand affectionne tout particulièrement : les portraits. Comme nous le montrerons, les portraits occupent chez notre Marquise une part importante de sa production écrite.

Aux travers de ces différents chapitres, nous tenterons de répondre à cette difficile question : Madame Du Deffand peut-elle être considérée comme un auteur parce qu'elle a écrit des lettres et des portraits ?

### **A/ Ecrire des lettres au 18<sup>e</sup> siècle**

Les historiens de la littérature et des éditions de livres font le même constat que les historiens des institutions et des pratiques sociales : il s'est écrit au 18<sup>ième</sup> siècle plus de lettres que dans les périodes précédentes, il s'en est publiées plus que jamais, sous des modes diversifiés, et la forme épistolaire s'est retrouvée dans tous les niveaux de la littérature. Cette situation, dont il sera possible de suivre dans le temps les étapes préparatoires, a connu une telle amplitude que l'on est amené à considérer que l'épanouissement des lettres constitue le phénomène socio littéraire essentiel du 18<sup>ième</sup> siècle<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Cité dans Jean-Louis LEBRAVE et Almuth GRESILLON, *Ecrire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, genèses de textes littéraires et philosophiques*, Paris, CNRS, 2000.

Tous les grands écrivains de cette période ont, à un moment ou à un autre, choisi la lettre dans la palette des genres et des formes disponibles ; certains en ont utilisée tour à tour les différents registres pour déployer les multiples orientations de leur œuvre ; d'autres enfin ont laissé à côté des écrits destinés à la publication, des correspondances particulières considérées désormais comme partie intégrante de leur production d'écrivain et nous pouvons citer comme exemple Voltaire, Madame Du Châtelet ou bien encore Madame de Graffigny. Il faut souligner qu'en marge de ces lettres consacrées par le talent de leurs auteurs, de très nombreux écrits épistolaires ont également accompagné la vie culturelle de ce temps : prospectus, chroniques, journaux, pamphlets, lettres ouvertes, récits de voyage fictif comme avec *les Lettres Persanes* de Montesquieu ; témoignant de la vitalité de la lettre à ce moment particulier de son histoire.

Au 18<sup>ième</sup> siècle, et pour la première fois de façon sensible, deux sphères de discours épistolaire se trouvent liées : celle où la lettre est un moyen de communication sociale, et celle où elle devient un mode privilégié de la création littéraire.

De plus, comme le souligne J-CL. Bonnet, le verbe écrire « *passé progressivement* » au cours du 18<sup>ième</sup> siècle « *du sens de tracer matériellement des signes [signature], à celui qui désigne l'acte créateur des auteurs*<sup>5</sup>. » Ceci nous montre bien que ce verbe prend alors un nouveau sens où il sera intimement lié à la notion de production littéraire.

---

<sup>5</sup> Cité dans Jean-Louis LEBRAVE et Almuth GRESILLON, *Ecrire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, CNRS, 2000.

Ce qui nous amène donc à considérer la question suivante : pouvons-nous être un auteur parce qu'on écrit des lettres ? C'est ce que nous tenterons de voir avec Madame Du Deffand.

Comme pour les Humanistes de la Renaissance, la correspondance a représenté une activité déterminante dans la propagation des idées philosophiques et la formation de la nouvelle république des Lettres<sup>6</sup>.

Et Voltaire est ici sans doute celui qui assume le mieux le rôle de chef de parti au cœur d'un réseau structuré et efficace. Il cultive protecteurs et disciples grâce à la multiplicité de ses correspondants, à son intelligence diplomatique et au prestige incontesté de sa carrière littéraire. En effet, nous pouvons rappeler que Frédéric II et Catherine II sont ses correspondants privilégiés pour la diffusion des Lumières dans les pays du Nord.

L'épanouissement des lettres s'est produit au 18<sup>ième</sup> siècle à la faveur de connivences profondes entre les possibilités de cette forme et l'esprit des Lumières. Ce fut une question de choix discursif - l'adresse -, de démarche intellectuelle - l'enquête -, de disposition morale - la générosité -, de format - la brièveté et la fragmentation -. La lettre a donné au mouvement de libération et de contestation qui caractérise les Lumières une forme vivante, à l'image de la vie sociale. Elle a su mettre la connaissance ou la réflexion à la portée de l'échange. Grâce à elle, dans le cadre d'une sociabilité philosophique étendue à l'ensemble des lecteurs, les théories de

---

<sup>6</sup> Voir l'ouvrage de H. BOTS et F. WAQUET, *La République des Lettres*, 1997.

Newton traduites par Madame Du Châtelet, ou celles de Condillac<sup>7</sup> sont devenues accessibles à ceux qui désiraient s'éclairer.

Nous pouvons donc dire que la lettre a ainsi représenté pour le 18<sup>ième</sup> siècle une sorte de « vaste laboratoire<sup>8</sup> » et remplit durant ce siècle plusieurs fonctions : chroniques mondaines, comme nous le verrons dans la correspondance que Madame Du Deffand échange avec Horace Walpole, relations d'événements historiques, d'amitié etc....

A cela, il faut rappeler la multiplicité des formes épistolaires comme au 17<sup>ième</sup> siècle où l'on voit naître la mode du *billet*, lettre dépourvue des habituelles formules initiales et finales de politesse rendues inutiles par l'intimité et la proximité géographique des deux partenaires. Ce n'est donc non plus à la poste mais à un porteur, le plus souvent un domestique, que l'on confie le message.

Au 18<sup>ième</sup> siècle nous constatons, en ce qui concerne les lettres, que leurs confidentialités ne sont pas toujours bien préservées. Il est possible bien sûr, de confier sa lettre à la poste officielle mais elle risque alors d'être ouverte par les censeurs du fameux *cabinet noir*<sup>9</sup>. Aussi, il est courant d'avoir recourt aux bons offices d'amis ou visiteurs qui, dès lors, entrent dans la confiance de la lettre et la livrent eux mêmes à son adresse. Ainsi, en 1768-1769, les Choiseul, amis de Madame Du Deffand servent d'intermédiaire entre Voltaire et la Marquise.

---

<sup>7</sup> Condillac (1714-1780) est le principal introducteur et défenseur en France des principes du philosophe anglais John Locke.

<sup>8</sup> Cité dans H. BOTS et F. WAQUET, *La République des Lettres*, 1997.

<sup>9</sup> Service de renseignement chargé de l'inquisition postale.

Au 18<sup>ème</sup> siècle, les journaux personnels (journaux intimes) sont un autre support à l'écriture, nous pouvons citer comme exemple *La vie de Marianne* de Marivaux, mais il est vrai que d'une façon général ces derniers restent rares. Leur grande vogue ne commence en France qu'avec l'époque romantique. Il est difficile de savoir dans quelle mesure il y a eu destruction de textes qui ne semblaient pas avoir d'intérêt ou bien s'ils n'ont même pas été écrits.

Même si Emilie Du Châtelet, Marie Du Deffand et François de Graffigny n'ont pas pratiqué ce type d'écriture, les journaux de voyage sont, quant à eux, une catégorie qui se développe et dont la conversation était plus sûre : le voyageur trouve intéressant de raconter ce qu'il a vu, et parfois même de le publier de son vivant. Mais alors, il s'agit davantage de dire ce que l'on voit et non ce que l'on éprouve. Le journal de voyage peut même alors être tenu par un secrétaire. S'il est pris en charge par l'auteur, il lui donnera volontiers la forme épistolaire, témoins les célèbres lettres, remaniées, du président de Brosses<sup>10</sup> sur l'Italie ; ou *Les lettres Persanes*<sup>11</sup> dans le roman de Montesquieu.

La lettre, en effet, correspond davantage à une civilisation où la relation sociale est fondamentale. Dans les lettres, la place réservée à l'intimité est annonciatrice du développement des journaux intimes un siècle plus tard. Et justement, il n'y a pas exactement d'équivalence entre cette écriture pour soi que serait le journal, et la lettre qui, par définition, a un destinataire. Ce regard de l'autre est-il un frein à l'analyse du moi ou au contraire cette présence de l'autre favorise-t-elle, par une sorte de

---

<sup>10</sup> Charles de Brosses (1709-1777), magistrat, historien, linguiste et écrivain français doit sa réputation à ses *Lettres écrites d'Italie* publiées pour la première fois sous le titre *Lettres historiques et critiques écrites d'Italie* en 1799.

<sup>11</sup> Récit de voyage de deux persans : Usbeck et Rica en France sous forme de lettres.

maïeutique, la venue au jour de la personnalité ? Toute la question est là, et la réponse varie selon le correspondant et le destinataire.

La lettre, d'autre part, possède des ressemblances formelles avec le journal : caractère fragmentaire, datation, rythme qui peut être quotidien (ce que nous verrons lorsque Madame Du Deffand correspond avec l'anglais Horace Walpole), écriture en liberté dans un genre littéraire qui, s'il a été codifié, laisse cependant plus que d'autres de marge à la fantaisie : ce serait encore une raison pour tenter ce rapprochement entre lettre et journal intime.

Nous pouvons donc dire que la lettre autorise à la fois le dévoilement d'une intimité qui serait impensable dans d'autres genres littéraires et qui constitue un exercice d'écriture fort précieux pour un futur écrivain. Nous pouvons citer ici l'exemple de Montaigne et ses *Essais*. En règle générale l'épistolier écrit pour un lecteur particulier. Il cède à un mouvement d'attraction, à une aimantation exercée par son correspondant. Cette fonction a été notée avec beaucoup de précision par Montaigne à propos de l'élaboration de ses *Essais*. Il eût pu, écrit-il, choisir la forme épistolaire « à publier [*s*]es verves, s'[il eût] eu à qui parler <sup>12</sup> ». Et déplorant la mort de son ami La Boétie, il ajoute : « *il me fallait, comme je l'ai dit autrefois, un certain commerce qui m'attirât, qui me soufînt et soulevât. J'eusse été plus attentif et plus sûr, ayant une*

---

<sup>12</sup> Cité dans Bernard BREY, *Epistoliers de l'âge classique*, études littéraire françaises, Allemagne, 2007.

*adresse forte et amie, que je ne suis, regardant divers visages d'un peuple. Et suis déçu s'il ne m'eût mieux succédé.*<sup>13</sup> »

On ne peut imaginer un plus bel éloge au destinataire. Montaigne qui dans ce chapitre des *Essais* se déclare médiocre épistolier, peu porté aux civilités usuelles de la correspondance, a reconnu que la condition première d'un échange épistolaire authentique et profond réside dans une relation exceptionnelle du destinataire avec son destinataire, fondée sur une sorte d'aimantation secrète<sup>14</sup>.

A la double dimension privée et publique de la lettre, correspondrait pour l'écrivain épistolaire un double pacte, le pacte affectif et le pacte d'écriture. D'une manière générale, la notion de pacte dérive des travaux de Philippe Lejeune sur le concept de pacte autobiographique<sup>15</sup> et le terme « pacte affectif » apparaît dès le début des années 1990 dans les analyses de Marie-Claire Grassi<sup>16</sup> puis est repris par Geneviève Haroche-Bouzinac quelques années plus tard<sup>17</sup>. Dans l'acception que lui donne M-C. Grassi, le terme « pacte affectif » semble décrire la relation amicale qui sous-tend la correspondance. G. Haroche-Bouzinac emploie le terme de « pacte » pour désigner l'accord qui existe entre deux correspondants qui acceptent de consacrer tacitement leur amitié à travers un échange de lettres. G. Haroche-Bouzinac et M-C. Grassi situent cependant le terme « pacte » au cœur même de la relation affective qui existe entre les deux correspondants, ce qui répond à ce que la critique appelle

---

<sup>13</sup> Montaigne, *Essais*, I, 40 « Considération sur Cicéron ».

<sup>14</sup> Cité dans Bernard BREY, *Épistoliers de l'âge classique*, études littéraires françaises, Allemagne, 2007.

<sup>15</sup> Voir Philippe LEJEUNE, *Le Livre I des Confessions, dans le Pacte autobiographique*, Paris, 1975.

<sup>16</sup> Marie-Claire GRASSI, *L'Art de la lettre au temps de la Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, 1994.

<sup>17</sup> Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, *L'Épistolaire*, Paris, 1995.

habituellement la dimension privée de la lettre. Toutes deux reconnaissent également l'existence d'une dimension publique de la lettre.

English Showalter<sup>18</sup> reconnaît que la lettre privée fait tour à tour de chaque correspondant un « épistolaire » et un « auteur épistolaire »<sup>19</sup>. Chaque correspondant compose un texte qui oscille continuellement entre un discours personnel, spontané, voire régressif et presque impubliable et un contenu à très haute teneur littéraire. E. Showalter ne souligne l'importance du destinataire particulier qu'au sein du pacte affectif. Dans le cadre du pacte d'écriture, il suggère que l'auteur épistolaire écrit moins pour le correspondant privilégié que pour le lecteur universel et la postérité.

Cette réflexion nous amène alors à poser une question: pourquoi écrit-on des lettres ? Les raisons sont sans doute aussi nombreuses qu'il y a de personnes qui transmettent leur pensée par écrit à un destinataire ; cela peut être dans un but pratique, par exemple donner un renseignement, réclamer un service, communiquer ses volontés. Ou la raison d'être de l'écriture peut aller bien au-delà d'un simple geste de communication et faire intervenir l'identité même de l'épistolaire<sup>20</sup>.

Pour illustrer notre propos, prenons trois femmes du 18<sup>ième</sup> siècle : Madame du Châtelet ou plus particulièrement Madame de Graffigny ou Madame Du Deffand, nous constatons que toutes écrivent des lettres. Elles écrivent à des dizaines de

---

<sup>18</sup> Cité dans Jonathan MALLINSON and alii, *Françoise de Graffigny, femme de lettres*, Studies on Voltaire and the eighteenth century, Oxford, Voltaire foundation, 2004.

<sup>19</sup> Cité dans Jonathan MALLINSON and alii, *Françoise de Graffigny, femme de lettres*, Studies on Voltaire and the eighteenth century, Oxford, Voltaire foundation, 2004.

<sup>20</sup> Voir Montaigne et ses *Essais*. En effet *les Essais* sont le texte fondateur de l'autoportrait car nous y retrouvons la constitution du « Moi » par l'écriture. Montaigne le dira lui-même dans sa préface : « c'est moi que je peins ici ».

personnes (moins vrai pour Madame de Graffigny qui écrit surtout à Devaux), à leurs amis, à leurs relations et à tous les grands hommes qu'il convient d'encenser non seulement par les paroles, mais aussi en écriture. Parler est bien, mais écrire est peut être encore mieux car il y a alors une trace, un moyen de diffuser ou non ce que l'on a écrit. La société d'esprit existe par la conversation, mais aussi par l'échange épistolaire.

La première édition des lettres de Madame Du Deffand à Horace Walpole paraît à Londres en 1810, et ce n'est que deux ans plus tard qu'elle paraîtra en France.

En fait, s'il advient que des lettres passent chez un imprimeur, on peut alors considérer deux modes de genèse de ces livres de lettres.

C'est l'épistolier lui-même qui de son vivant rassemble ses lettres ou entreprend de les rassembler ou accepte qu'on les rassemble en vue d'une publication. Ce dernier considère alors le ou les volumes des lettres ainsi constituées comme l'une, parmi d'autres, de ses œuvres. C'est justement le cas que nous avons avec Madame Riccoboni. En effet, si une grande part de son œuvre consiste en romans par lettres et ce n'est pas seulement parce que cet auteur suivait la mode, c'est également un accent supplémentaire d'authenticité censé agir sur le lecteur.

Le second cas de publication est celui des correspondances éditées longtemps après leur rédaction, dans une perspective plus ou moins scientifique, d'ordre historique ou littéraire. Et c'est dans cette catégorie que je placerai la publication des lettres de Madame Du Deffand. En effet, de son vivant, elle cherchera toujours à éviter d'être

sur le devant de la scène. Mais à sa mort, on va s'emparer de ses lettres et un travail de compilation commence alors en vue d'une publication.

Une « correspondance » donc, c'est l'éditeur moderne qui en fait éventuellement une œuvre par l'organisation que lui-même confère à cet ensemble textuel selon un ordre chronologique ou en pratiquant différents types possibles de classement et de sélection. A cela nous pouvons ajouter que quelques procédés suffisent pour transformer en toute simplicité un dialogue entre deux correspondants en un discours public dont la valeur littéraire, soutenue par l'imprimé, est évident<sup>21</sup>.

Au 18<sup>ième</sup> siècle, il faut rappeler qu'une des particularités des salonniers<sup>22</sup>, vient du fait qu'elles ne cessèrent jamais d'affirmer qu'elles n'étaient pas savantes et qu'elles ne prétendaient pas le devenir. Dans cette société où les sciences étaient le domaine privilégié des hommes, les femmes d'un certain rang social se faisaient un point d'honneur de rester à la place qui leur était attribuées. Ainsi il était impensable pour une femme de publier un livre et il était important de rester en dehors d'un domaine alors en plein essor, l'imprimerie. Sur ce point, rien ne distingue les maîtresses de maison les plus aristocratiques, comme la marquise Du Deffand, la duchesse Du Luxembourg, ou la duchesse de La Vallière et Madame Geoffrin... Les unes comme les autres se limitèrent aux pratiques d'écriture légitimes dans la sphère mondaine :

---

<sup>21</sup> Voir le cas de la dispute sur la mesure des forces entre Madame Du Châtelet et le scientifique Mr. De Mairan en 1741. La querelle qui deviendra public, Madame Du Châtelet se servira de sa correspondance scientifique comme pièce à conviction.

<sup>22</sup> Par le terme de salonniers j'entends ici : les femmes qui recevaient dans leurs salons les philosophes, scientifiques...

la correspondance et, parfois, quelques pièces de société. Non seulement, ces femmes ne publièrent pas, mais elles luttèrent avec énergie contre « *l'impertinente réputation* » de bel esprit, selon une formule de Madame Du Deffand : « *J'ai le malheur de passer pour un bel esprit, et cette impertinente et malheureuse réputation me met en butte à tous les étalages et à toute l'émulation de ceux qui y prétendent. Je leur romps souvent en visière, et voilà l'occasion où je m'écarte de vos préceptes de prudence.* »<sup>23</sup>

Toutefois, nous pouvons signaler qu'en règle générale au 18<sup>ième</sup> siècle, lorsque les femmes écrivent des lettres, elles y sont plus elles-mêmes que nulle part ailleurs. Elles n'y déguisent pas. Elles y mentent peu. Elles y sont moins prisonnières des conventions littéraires. Devant la feuille de papier, ou au moment de dicter la lettre, l'émotion s'exprime, librement, sincèrement. Et c'est justement ce que nous verrons aux travers de lettres sélectionnées de Madame Du Deffand lorsqu'elle écrit à Horace Walpole le 17 février 1773 : « *Toute lettre où l'on ne parle pas à cœur ouvert, où l'on ne dit pas tout ce qu'on pense, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on fait, où l'on n'écrit que pour écrire, où l'on démêle de la réserve, de la contrainte, devient une lecture bien fade.*<sup>24</sup> ». Nous voyons donc ici que la sincérité de la lettre occupe une place primordiale chez notre Marquise.

---

<sup>23</sup> Lettre de Mme du Deffand à Horace Walpole, 18 janvier 1767 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>24</sup> Lettre à Horace Walpole, 17 Février 1773, dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

Tout au long de ce mémoire, nous verrons néanmoins l'ambivalence de Madame Du Deffand dans son rapport à l'écriture car elle prend un rôle différent suivant son destinataire. Ceci nous amène alors à poser la question suivante : au regard de ses lettres et des quelques portraits qu'elle nous a laissés de ses contemporains Madame Du Deffand peut-elle être considérée comme un auteur ?

## Chapter 2: Le salon, espace de circulation

Les femmes au 18<sup>ième</sup> siècle, issues des classes aisées, ont une façon toute personnelle d'échapper à l'enfermement de leur rôle ; intelligentes, elles privilégient ce qui ne leur est pas autorisé : l'usage de leur esprit, de leur pensée sur le monde.

Les salons sont l'un des lieux où elles revendiquent non seulement l'usage de leur raison mais aussi leur participation intellectuelle au monde de la pensée philosophique, scientifique et politique<sup>25</sup>. Le salon du 18<sup>ième</sup> siècle est l'un de ces nouveaux lieux de sociabilité où se côtoient nobles, riches bourgeois, hommes de lettres et de sciences, de toutes nationalités. Le salon constitue justement un des rares espaces de liberté où la femme peut s'exprimer et où la culture se diffuse parmi elles. C'est un lieu de mixité intellectuelle, de promotion féminine car en recevant des hommes importants, les salonnières se forment alors un nom dans la société et deviennent des femmes recherchées. Les salons sont des lieux éminemment pédagogiques et ils le sont doublement, parce qu'en s'y formant (les femmes ont accès aux derniers écrits, aux découvertes scientifiques), les femmes y forment les hommes et contribuent à leurs promotions sociales. En effet dans le cas de Madame Du Deffand, celle-ci sert à construire la réputation de D'Alembert et d'une certaine façon, elle contribuera également à celle de Voltaire comme nous le verrons lorsque ce dernier écrit à notre Marquise et lui demande de parler en des termes positifs des œuvres qu'il lui envoie. Les salons du 18<sup>ième</sup> siècle commencent à apparaître rétrospectivement comme des lieux de débats intellectuels, investis par la philosophie des Lumières. L'image des salons se dédouble : d'un côté, la vie de société,

---

<sup>25</sup> Cité dans Georges DUBY, Michelle PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident, XVI- XVIIIe siècles, Tome III*, 1991.

la mondanité, la mode, l'esprit ; de l'autre, la conversation philosophique, la diffusion des idées nouvelles, la politique abstraite et littéraire.

La plupart des salonnières étaient des Parisiennes favorisées par la naissance et/ou par la fortune et dont les maris étaient, ou particulièrement tolérants, ou absents, ou morts. Cette indépendance, condition nécessaire mais non suffisante, nécessite également l'acquis au préalable d'un minimum de culture. Et il apparaît que les femmes cultivées, du 16<sup>ième</sup> au 18<sup>ième</sup> siècle, sont celles qui ont voulu l'être en saisissant toutes les chances qui passaient à leur portée ou bien en rusant pour s'instruire<sup>26</sup>.

Il faut ajouter à cela que la disponibilité est en effet la première des qualités nécessaires aux femmes qui tiennent salon. Dans les salons, on mange, on joue, on fait des lectures à haute voix, on écoute de la musique et, surtout, on converse, on confronte les idées, on débat, mais toujours dans un contexte de politesse et de civilité mondaines, auquel veille la maîtresse de maison.

#### **A/ Madame Du Deffand : une salonnière**

Comme le souligne Antoine Lilti dans son livre *Le monde des salons*, les maîtresses de maison qui commencent très tôt à recevoir sont rares car il faut avoir acquis au préalable de l'expérience. Madame de Genlis dit « *Il est impossible que, dans la première jeunesse, on fasse passablement les honneurs d'une table et d'un cercle ;*

---

<sup>26</sup> Cité dans Martine SONNET, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1987.

*c'est un art social qui exige un esprit observateur et de l'expérience.* »<sup>27</sup> La pratique régulière de l'hospitalité mondaine correspondait souvent à une étape dans le cycle de vie des femmes de la bonne société. Madame de Tencin, Madame Du Deffand<sup>28</sup>, Madame de Luxembourg devinrent des autorités respectées de la bonne société alors qu'elles étaient déjà âgées.

Madame Du Deffand remplissait son rôle de salonnière à la perfection. En effet, tenir un salon est une obligation prenante. Il faut veiller à la composition de l'assistance, éviter les débordements, mettre chacun en valeur... Si on accomplit bien sa tâche, la salonnière y gagnera de multiples satisfactions. Satisfaction mondaine de se faire un nom dans le milieu culturel, de voir son salon recherché par la compagnie à la mode. Satisfaction intellectuelle de converser avec les plus grands esprits du temps, de les écouter émettre des idées novatrices, de leur donner la réplique en égale, de leur offrir la possibilité de se faire connaître auprès d'éventuels mécènes. Madame Du Deffand reçut Voltaire, Walpole l'aristocrate anglais, D'Alembert et bien d'autres. En effet, il est attesté que chaque salon protégeait les auteurs dont la réputation était attachée à la maîtresse de maison et dont les invités devaient chanter les louanges. « *Chaque maison est un temple, et a son idole, malgré qu'on en ait il faut avoir souvent l'encensoir à la main* », note Madame Du Deffand<sup>29</sup>.

---

<sup>27</sup> Antoine LILTI, *Le monde des salons. La sociabilité mondaine à Paris dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005, p.111.

<sup>28</sup> C'est en 1753 que Madame Du Deffand tient son premier salon, elle est alors âgée de 57 ans.

<sup>29</sup> Lettre de Mme du Deffand à Horace Walpole, 27 décembre 1768 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

A la mort de la duchesse Du Maine, Madame Du Deffand déménage à Paris et s'installe au couvent de Saint-Joseph, dans les appartements de Madame de Montespan, favorite de Louis XIV pendant de longues années. Là, vit le jour un des salons parisiens les plus recherchés du 18<sup>ième</sup> siècle<sup>30</sup>. La composition du salon de Madame du Deffand qu'elle tenait dans sa chambre, installée dans son « tonneau<sup>31</sup> » est assez étonnante (**Annexe 2, gravure du salon de Madame Du Deffand**) et varia au fil du temps. On ne saurait faire une liste précise des très nombreux visiteurs car les uns moururent ou désertèrent, d'autres ne firent que passer ou au contraire s'installèrent. Cependant, de septembre 1779 à septembre 1780, elle a tenu un journal quotidien où elle inscrivait ses sorties ainsi que les gens qu'elle recevait, en particulier lors des trois soupers hebdomadaires. Sur 102 personnes ayant fréquenté son salon, on relève essentiellement des membres de l'aristocratie de cour, comme des ducs : de Praslin, de Choiseul, de Broglie, la duchesse de Luxembourg, le prince de Beauvau, etc., et quelques étrangers ; un seul magistrat : Jules François De Cotte ; un ministre Necker ; le célèbre médecin de Lausanne Tissot ; un académicien des sciences, Jean-Baptiste Le Roy ; et trois hommes de Lettres, l'abbé Barthélemy, La Harpe et Marmontel qui viennent une fois chacun faire une lecture. Il faut ajouter enfin plusieurs évêques, qui appartiennent eux aussi à la haute noblesse<sup>32</sup>.

Il est important de noter que, entre salons, les jalousies et les rivalités étaient fréquentes et faisaient l'ordinaire de l'abondante correspondance de Madame Du

---

<sup>30</sup> Cité dans Benedetta CRAVERI, *Madame Du Deffand et son Monde*, Paris, Le Seuil, 1999.

<sup>31</sup> Le *tonneau* désigne un haut fauteuil dont le haut se recourbe au - dessus de la tête.

<sup>32</sup> Cité dans Antoine LILTI, *Le monde des salons. La sociabilité mondaine à Paris dans la seconde moitié du XVIII siècle*, Paris, Fayard, 2005.

Deffand, notamment lorsque Julie de Lespinasse commence à avoir son propre salon. En effet, on se dispute les faveurs de tel ou tel homme de lettres, philosophe... car une fois reçus dans une société, les auteurs continuaient à fournir des vers pour l'éloge de la maîtresse de maison, des invités et plus généralement pour contribuer au divertissement commun. Une lettre de Madame de Staal de Launay à Madame Du Deffand révèle cette attente et le caractère inapproprié, dans un cadre mondain, du travail sérieux et solitaire. Voltaire et Madame du Châtelet séjournant chez la duchesse du Maine, Madame de Staal de Launay se plaint de leur absence, de toute participation aux divertissements : « *Ils ne se montrent point du jour. Ils apparurent hier à dix heures du soir. Je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui ; l'un est à décrire de hauts faits, l'autre à commenter Newton. Ils ne veulent ni jouer ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société, où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport*<sup>33</sup>. » Quelques jours plus tard, Voltaire écrit à Madame de Staal qui annonce alors à sa correspondante qu'il a fait des « *vers galants* », qui « *réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée*<sup>34</sup>. » Dans les salons, nous constatons le respect d'un certain rituel qui, s'il n'est pas suivi, remet en question toute l'organisation.

Si Madame Du Deffand a toujours été très entourée, c'est parce qu'elle avait l'obsession de réunir assez de personnes pour tromper le tourment réservé à celui qui n'a ni occupation, ni dissipation, ni passion et pourtant de la réflexion et de l'activité dans la pensée. La marquise se sait le centre nécessaire de sa compagnie.

---

<sup>33</sup> Lettre de Mme de Staal à Mme Du Deffand, 15 août 1747, *Correspondance complète de la marquise du Deffand*, op. cit., t. I, p. 90-92.

<sup>34</sup> Lettre de Mme de Staal à Mme Du Deffand, 20 août 1747, *ibid*, t. I, p. 94.

Cependant, elle nous rappelle que bien des hôtessees du 18<sup>ième</sup> siècle étaient pour la plupart des anxieuses, des insatisfaites, qui recevaient faute de savoir créer et pour tuer cet « ennui » qu'engendre l'incapacité à créer. Or, parce qu'elles s'étaient instruites, ces femmes souffraient plus cruellement qu'au siècle précédent de ce qui leur manquait une place reconnue dans la société.

Voltaire consolait son amie Madame Du Deffand qui faisait parti de ces femmes, en lui vantant « *le plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les sots* », mais surtout en lui présentant ce qu'elle faisait, c'est-à-dire mener la vie de société, comme le seul remède possible : « *Vous n'avez d'autre parti à prendre qu'à continuer de rassembler autour de vous vos amis. La douceur et la sûreté de la conversation est un plaisir aussi réel que celui d'un rendez-vous dans la jeunesse*<sup>35</sup>. » Mais pour Madame Du Deffand, seuls les gens qui naissent avec des talents sont heureux car ils n'ont pas besoin de ceux des autres : « *Ils portent partout leur bonheur et peuvent se passer de tout.* » Pour Voltaire également, le fait de pouvoir et de savoir utiliser son esprit représentait un instrument de survie ; mais pour Madame Du Deffand, penser était une torture qui ne la lâchait pas.

Ainsi, après avoir vu comment Madame Du Deffand remplit son rôle de salonnière à la perfection, nous devons nous demander quelle est la place de la lettre dans ces salons mondains ? Et c'est aux travers de la correspondance que Madame Du Deffand et Voltaire entretiennent que nous tenterons de répondre à cette question.

---

<sup>35</sup>Cité dans Georges DUBY, Michelle PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident, XVI- XVIII siècles, Tome III*, chapitre 12, « De la conversation à la création » de Claude DULONG, p. 424.

## **B/ L'usage de la lettre dans le salon**

Comme le montre Antoine Lilti dans son livre *Le monde des salons*, les correspondances qu'échangent les gens du monde forment une part importante de la sociabilité mondaine et doivent donc être lues comme des actions d'écriture et comme des pratiques mondaines. La correspondance est une relation entre deux personnes, enchâssée dans un réseau de pratiques mondaines.

Ici, il est important de distinguer la forme de la missive - lettre officielle, lettre familière, billet - et sa circulation. La lettre familière, que définit un mode d'écriture, et qui s'oppose à la lettre de cérémonie, n'est pas nécessairement une lettre intime ou privée, au sens où elle ne concernerait que son auteur et son destinataire. Dans l'espace mondain, beaucoup de lettres n'étaient pas limitées à un auteur et un lecteur, mais étaient destinées à être lues et diffusées.

En effet, pour Galiani<sup>36</sup>, « *les lettres sont des petites œuvres, elles fonctionnent sur le modèle des contes et des plaisanteries qui faisaient son succès dans les salons parisiens*<sup>37</sup> ».

A cela, il faut rappeler tout d'abord que les correspondances servent à maintenir les liens interpersonnels au sein de la bonne société en palliant l'éloignement. Lorsque le marquis de Paulmy<sup>38</sup> séjourne en Pologne de 1760 à 1762, il entretient une correspondance avec Hénault et, dans chaque lettre, il lui demande de saluer Madame

---

<sup>36</sup> Ferdinando Galiani (1728-1787), économiste italien, nommé ambassadeur de Naples à Paris en 1759.

<sup>37</sup> Cité dans Antoine LILTI, *Le monde des salons. La sociabilité mondaine à Paris dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005.

<sup>38</sup> Marc-Pierre de Voyer de Paulmy d'Argenson (1696-1764), homme politique français

de Mirepoix, Madame de Séchelle et Madame Du Deffand, avec lesquelles il correspond aussi directement<sup>39</sup>.

Les correspondances organisent des réseaux plus lâches que les réseaux mondains, mais prolongent à distance les liens de sociabilité, en particulier avec les étrangers. Et là, nous pouvons souligner le rapport que Walpole et Madame Du Deffand entretiennent. En effet, Walpole demande à son amie de lui rendre compte des pratiques mondaines et de lui adresser des chroniques détaillées de la vie parisienne, rôle que Madame Du Deffand remplit parfaitement. Pour donner un exemple ici, nous pouvons citer cette lettre de juillet 1780 où Madame Du Deffand parle à Walpole de l'Académie Française : *« il y a actuellement une place vacante à l'Académie Française, par la mort de l'Abbé le Batteux ; les prétendants pour le remplacer, sont M. de Tressan, et un nommé le Miere, auteur d'une pièce qui a eu trente-une ou trente-deux représentations ; elle a pour titre, La Veuve ds Malabar. Un mauvais plaisant dit, qu'il croyait que ce seroit le Miere qui l'auroit, et que ce seroit le denier de la veuve<sup>40</sup>. »*

Walpole reproche toutes remarques plus personnelles ou affectives, toutes inflexions de la correspondance vers l'intimité que Madame Du Deffand pourrait lui adresser mais en même temps, il exige d'elle de savoir le nom de ses invités, les gens chez qui elle a soupé, les personnes qu'elle y a rencontrées. D'une façon générale ces informations lui permettent de maintenir un contact étroit avec la mondanité parisienne et de s'y retrouver de plain-pied à chacun de ses séjours.

---

<sup>39</sup> Cité dans Antoine LILTI, *Le monde des salons. La sociabilité mondaine à Paris dans la seconde moitié du XVIII siècle*, Paris, Fayard, 2005.

<sup>40</sup> Lettre de Mme du Deffand à Walpole, 23 juillet 1780 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

La lettre est donc ici le remède à l'absence. Et comme Madeleine de Scudéry le rappelle dans sa *conversation de la manière d'écrire des lettres* : « *les lettres sont la seule consolation des absents*<sup>41</sup> ».

Dans cet espace mondain, plusieurs questions se posent : à qui peut-on montrer les lettres que l'on reçoit ? Quel degré de diffusion est jugé légitime ? Il semble qu'il n'existe pas de réponse claire à ces questions qui sont affaires de sens mondain et politique. Et justement la correspondance de Madame Du Deffand et de Voltaire nous fournit un bon exemple de ces ambiguïtés. En effet, si nous étudions leur correspondance, nous constatons qu'il n'y a rien de privé car les enjeux sociaux, mondains et politiques y sont prédominants.

Jusqu'en 1764, Madame Du Deffand, sans être favorable aux philosophes, reçoit plusieurs d'entre eux chez elle, notamment d'Alembert, et peut à ce titre passer pour une alliée. Mais son parti pris en faveur de Palissot en 1760, ses attaques répétées contre les philosophes, et la rupture de 1764 avec Julie de Lespinasse et d'Alembert, achèvent de l'éloigner du courant philosophique. Pourtant, sa correspondance avec Voltaire ne pâtit pas de cette évolution. Pour Voltaire, c'est la position mondaine de la marquise qui est importante, car elle lui procure un accès bienvenu à la bonne société, et aux réseaux puissants de la duchesse de Luxembourg, du prince de Conti, et des Choiseul. Dans les années 1760, Voltaire recherche surtout les bonnes grâces de la maréchale de Luxembourg et il n'a de cesse d'engager Madame Du Deffand à transmettre à la duchesse toute l'admiration qu'il lui porte : « *je me mets aux pieds de*

---

<sup>41</sup> Cité dans Bernard BREY, *Epistoliers de l'âge classique*, études littéraire françaises, Allemagne, 2007.

*Madame la duchesse de Luxembourg*<sup>42</sup> », écrit-il à plusieurs reprises. Madame Du Deffand se prête volontiers à ce rôle d'intermédiaire et prend parfois les devants. Trois ans plus tard, à la mort du duc de Luxembourg, elle signale à Voltaire qu'il devrait envoyer un mot à la duchesse. Ce dernier s'exécute, mais le mot est reçu « *coucicouça* », car Madame de Luxembourg reproche à Voltaire ses attaques contre Rousseau. Voltaire répond alors à Madame Du Deffand par un plaidoyer destiné à la duchesse : « *j'espère que Madame la duchesse de Luxembourg me rendra la justice de croire que je ne hais point un homme qu'elle protège, et que je suis bien loin de persécuter un homme si à plaindre.*<sup>43</sup> » Dans les lettres qui suivent, il proclame à plusieurs reprises son respect pour Rousseau, dans un langage de courtisan : « *je commence, madame, par vous supplier de me mettre aux pieds de madame la maréchale de Luxembourg. Son protégé Jean-Jacques aura toujours des droits sur moi puisqu'elle l'honore de ses bontés, et j'aimerai toujours l'auteur du Vicaire savoyard, quoi qu'il ait fait, quoi qu'il puisse faire*<sup>44</sup>. »

De l'autre côté, Madame Du Deffand tire également un grand parti de la correspondance qu'elle entretient avec Voltaire. En premier lieu, il y a les lettres elles-mêmes dont la valeur mondaine est considérable. Elles prouvent que la marquise est une correspondante régulière de Voltaire, ce qui contribue beaucoup à son

---

<sup>42</sup> Lettre de Voltaire du 18 août 1761, cité dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Mme du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

<sup>43</sup> Lettre de Voltaire du 1<sup>er</sup> juillet 1764, cité dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Mme du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

<sup>44</sup> Lettre de Voltaire du 26 juillet 1764, cité dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Mme du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

prestige. Walpole la décrit comme une femme qui « *correspond avec Voltaire* » et « *dicte de charmantes lettres à son usage*<sup>45</sup> ».

Les lettres de Voltaire sont lues dans son salon, elles sont appréciées et commentées : « *votre lettre est charmante, tout le monde m'en demande des copies*<sup>46</sup> », lui écrit-elle. Madame Du Deffand lui recommande souvent d'ajouter un petit mot pour tel de ses visiteurs, par exemple pour Robertson, qui veut offrir son *Histoire de Charles Quint* à Voltaire : « *je désire qu'il puisse voir votre réponse ; ainsi je vous supplie qu'elle soit de façon à le satisfaire*<sup>47</sup> ». Dans ce cas précis, Voltaire se contente du service minimal, quelques lignes aimables que Madame Du Deffand devra extraire du reste de la lettre.

Ce mélange de sociabilité et de flatterie apparaît encore plus nettement lorsque les Choiseul entrent en scène. Voltaire ne modère jamais ses éloges quand il s'agit du puissant ministre et de sa femme. Comme Choiseul est surintendant des Postes, Voltaire adresse à la duchesse de Choiseul les lettres et les paquets qu'il destine à la marquise Du Deffand, sous pli non cacheté. Ainsi les Choiseul sont-ils les premiers lecteurs de ce courrier où Voltaire prend soin de faire toujours leur éloge. Dans une lettre de mars 1769, explicitement destinée à être lue par la duchesse de Choiseul, Voltaire vante le goût et les mérites de la duchesse et ajoute une « *confidence* » que lui a faite Choiseul qui lui a écrit que sa femme faisait son bonheur<sup>48</sup>.

---

<sup>45</sup> Cité dans Antoine LILTI, *Le monde des salons. La sociabilité mondaine à Paris dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005.

<sup>46</sup> Cité dans Antoine LILTI, *Le monde des salons. La sociabilité mondaine à Paris dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005.

<sup>47</sup> Lettre de Madame Du Deffand du 15 avril 1769, cité dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Mme du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

<sup>48</sup> Lettre de Voltaire du 15 mars 1769, cité dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

Celle-ci, première lectrice de la lettre, l'envoie à Madame Du Deffand, en précisant que ce passage de la lettre lui a fait particulièrement plaisir<sup>49</sup>. Ce qui est important de noter ici c'est que ces éloges ne restent pas entre Voltaire, Madame Du Deffand et les Choiseul, puisque les lettres sont lues dans le salon de Madame Du Deffand, et par la duchesse de Choiseul elle-même. Madame Du Deffand raconte elle-même à Voltaire le succès que remportent ses lettres lorsqu'elles sont lues à ses invités par la duchesse en personne : « *la grand-maman ne veut laisser à personne le soin de vous lire, elle s'en acquitte supérieurement, avec un son de voix qui va au cœur, une intelligence qui fait tout sentir, tout remarquer, elle veut à la vérité marmotter les articles qui la regardent, mais je ne le souffre pas, et je la force à les articuler plus distinctement que tout le reste. Ce sont ceux qui sont le plus applaudis, parce qu'ils sont les plus justes et les plus vrais* <sup>50</sup> ».

Le renom des lettres, voilà sans doute la raison la plus nécessaire qui fait passer du domaine privé au domaine public. Car le destinataire premier les fait lire, en tout ou en partie, à un second cercle de lecteurs. Il leur fait partager le plaisir qu'il a eu à les recevoir. Parfois il en fait établir une copie, plus ou moins fidèle, qu'il peut transmettre tout en conservant l'original. Ces « *seconds lecteurs* » peuvent « *répondre* » à quelques mots aimables qui les concernent dans une lettre qui ne leur a pas été nommément adressée. Ainsi s'élargit le réseau au sein duquel s'établira la réputation de l'épistolier.

---

<sup>49</sup> Cité dans Antoine LILTI, *Le monde des salons. La sociabilité mondaine à Paris dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2005.

<sup>50</sup> Lettre de Madame Du Deffand du 15 avril 1769, dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

Il faut enfin ajouter que, aux lettres mêmes que Voltaire envoie à Madame Du Deffand, il adjoint de nombreux textes ce qui permet d'une part à la marquise d'être une des premières informées de l'actualité littéraire de ce dernier, et d'autre part, c'est un moyen pour Voltaire de faire circuler ses œuvres. Fidèle à sa stratégie habituelle, Voltaire prétend souvent ne pas en être l'auteur, mais la Marquise est rarement dupe. Cette perspicacité lui permet de sauver la mise à la duchesse de Choiseul, qui trouve fort mauvaise une tragédie appelée *les Guèbres*, et qui écrit à Madame Du Deffand : « [...] nous avons parcouru la pièce, l'abbé et moi et [...] nous avons cru reconnaître Voltaire, mais nous n'en sommes pas moins restés à dire que la pièce était détestable<sup>51</sup> ».

Tout en maintenant la fiction d'un jeune dramaturge qu'il protège, Voltaire envoie ensuite plusieurs lettres à Madame Du Deffand pour lui demander de faire campagne en faveur de la pièce : « Criez bien fort pour ces bons Guèbres, Madame, criez, faites crier, dites combien il serait ridicule de ne point jouer une pièce si honnête, tandis qu'on représente tous les jours Tartuffe<sup>52</sup> ».

Les échanges épistolaires, dans le cadre de ces pratiques mondaines, échappent largement au secret de la correspondance pour alimenter les conversations des salons. Pourtant, les règles tacites qui gouvernent cette circulation sont complexes et relèvent en partie de la nuance, du sens des convenances, du tact et de l'interprétation des intentions de l'autre.

---

<sup>51</sup> Lettre de la Duchesse de Choiseul à Madame Du Deffand, 16 juillet 1769, dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Mme du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

<sup>52</sup> Lettre de Voltaire du 6 septembre 1769, dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Mme du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

En mars 1764, Madame Du Deffand découvre furieuse que l'on a « *imprimé à son insu*<sup>53</sup> » une lettre que Voltaire lui avait écrite et où il parle de Moncrif<sup>54</sup> en des termes qui pourraient être mal interprétés, regrettant qu'on ne le lise plus. Un de ses invités - qu'elle identifiera plus tard comme étant Turgot - aurait appris par cœur la lettre en l'entendant lire dans le salon de la marquise. Madame Du Deffand promet désormais « *d'y mettre bon ordre* » pour éviter que cela se reproduise. Heureusement, Moncrif ne semble pas être offusqué, mais Voltaire regrette « *cette malheureuse lettre que des corsaires ont publiée*<sup>55</sup> ». La formule est forte et montre qu'entre la lecture à haute voix dans le salon et l'impression, une frontière a été franchie, qui assimile cet usage à de la piraterie. Publiée, la lettre devient susceptible d'interprétations inattendues et d'usages incontrôlés.

Dans ce monde de l'oralité que représente le salon, l'écrit jouit d'un statut particulier : il fait preuve. On peut discuter sans fin sur tel bon mot, telle anecdote, car chacun sait qu'ils ont pu être déformés ou même inventés. L'écrit par contre, qu'il soit de la main de l'auteur ou copié devant un témoin digne de foi, est une preuve irréfutable qui met fin aux discussions, mais engage alors l'auteur qui ne pourra plus nier. En effet, tant que la circulation reste orale, il est toujours permis de protester que le contenu de la lettre ou de la conversation a été déformé ; productions collectives de la bonne société, les rumeurs n'engagent pas ceux qui en sont à l'origine de la même façon qu'un texte écrit, ou une copie certifiée.

---

<sup>53</sup> Lettre de Madame Du Deffand du 14 mars 1764, dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Mme du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

<sup>54</sup> François-Augustin de Paradis de Moncrif (1687-1770), écrivain et poète français.

<sup>55</sup> Lettre de Voltaire du 14 mars 1764, dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Mme du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

Nous pouvons donc dire que dans les salons, la circulation des lettres est régie par des règles assez complexes qui nécessitent une perpétuelle négociation entre les attentes du correspondant, les impératifs mondains, et les codes culturels.

Nous voyons donc bien ici une des raisons qui pousse Madame Du Deffand à tenir un salon. En effet, le salon représente à la fois un espace de circulation privilégié et rapide pour les lettres et il sert également de faire valoir pour les salonnières et les hommes de lettres, philosophes, hommes politiques qui veulent être bien vu par la société mondaine.

### Chapter 3: La fonction de la lettre chez Madame Du Deffand

Dans ce chapitre, nous verrons que la correspondance que Madame Du Deffand échange avec Voltaire ou Horace Walpole est bien différente. Les sujets abordés et les raisons d'écrire dépendent à la fois du destinataire et des préoccupations de notre salonnière.

#### **A/ La correspondance avec Voltaire**

Lorsque Madame Du Deffand écrit à Voltaire, nous constatons que l'éducation est un thème qui est au centre des lettres qu'elle lui envoie. En effet, bien que socialement Madame Du Deffand soit supérieure à Voltaire, nous constatons dans leur correspondance que les rapports de force sont inversés. Voltaire est l'intellectuel, le grand philosophe à qui notre marquise fait part de ses interrogations. A cela nous pouvons ajouter que lorsque nous regardons de plus près la correspondance qu'échangent Voltaire et Madame Du Deffand, nous constatons que cette dernière est également préoccupée par un des grands problèmes du 18<sup>ième</sup> siècle : l'ennui. Au regard de la correspondance de Madame Du Deffand, nous remarquons que le thème de l'ennui est au centre même de la personnalité de notre marquise. Il y a donc un lien fort entre l'intimité du sujet abordé par Madame Du Deffand et le « commerce épistolaire » qui existe entre elle et Voltaire.

Au 18<sup>ième</sup> siècle, la question de l'éducation des femmes est au centre des discussions. Jamais on aura autant débattu, discuté et publié sur l'éducation qu'au siècle des Lumières. Si l'on accepte progressivement la nécessité de réformer, l'on considère

encore bien souvent que si la femme a accès au savoir, ce n'est pas pour elle-même, mais pour rendre sa présence agréable à ceux qui l'entourent<sup>56</sup>. La femme n'est pas faite pour la science, selon Fleury « *les femmes ne doivent ni ignorer la religion, ni y être trop savante : comme elles ne sont pas d'ordinaire portées à la dévotion, si elles ne sont bien instruites, elles deviennent aisément superstitieuses, mais si elles sont savantes, il est à craindre qu'elles ne veuillent dogmatiser et qu'elles ne donnent dans les nouvelles opinions, s'il s'en trouve de leur temps.* »<sup>57</sup> En effet, la femme est faite pour l'agrément et le bien-être de son époux et de ses enfants.

Or, Poullain de la Barre (1647-1723) par exemple n'est pas du tout d'accord avec cela. Ce dernier pense que « *l'étude est utile aux femmes pour les tirer de l'oisiveté et des maux qu'elle engendre ; pour leur donner une plus grande confiance en elle-même et en leur valeur. L'étude des sciences a un rôle de formation morale.* »<sup>58</sup>

Il faut noter que les progrès de l'alphabétisation féminine au 17<sup>ième</sup> et 18<sup>ième</sup> siècles témoignent d'un processus irréversible. En effet, jusqu'à présent, on n'octroyait aux filles qu'un savoir partiel et sous haute surveillance.

Au 18<sup>ième</sup> siècle, une fois admise la nécessité de réformer - voire de former, tout simplement - l'instruction féminine, le débat des lumières se focalise sur la question de son lieu : maison paternelle ou institution.

---

<sup>56</sup> Cité dans Martine SONNET, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1987.

<sup>57</sup> Cité dans François POUILLAIN DE LA BARRE, *De l'éducation des dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et les mœurs. Entretiens*. Présenté par Bernard MAGNE, Université de Toulouse, Le Mirail, 1980, p.7.

<sup>58</sup> Paul HOFFMANN, *La femme dans la pensée des lumières*, Slatkine Reprints, Genève, 1995, p.304.

Bien sûr, les lieux pour l'éducation des filles existent mais souvent l'absence d'une ferme volonté enseignante les réduit à l'état de lieux de retraite, voire d'enfermement où la formation dispensée se concentre autour de la seule instruction religieuse.

De plus, d'autres nécessités passent toujours avant l'éducation des filles dans le souci des familles, à commencer par la formation de leurs fils.

En fait, les lieux d'éducation sont divers : la maison, le couvent, la pension laïque ou la petite école<sup>59</sup>. A la maison est dispensée une éducation aux dimensions essentiellement domestiques. Entre le 16<sup>ième</sup> et le 18<sup>ième</sup> siècle, l'usage pédagogique de la maison évolue, mais celle-ci reste le lieu premier des formations féminines.

Des autobiographies du 18<sup>ième</sup> siècle témoignent d'éducatrices domestiques résultant d'un choix délibéré des familles quand le recours aux institutions spécialisées était impossible. Les parents issus de milieux privilégiés gardent leurs filles à la maison où, tout en leur proposant des formations soigneusement composées, et font appel à des professionnels qui viennent dispenser leur connaissance. Et c'est justement ce type d'enseignement que suivra Emilie de Breteuil, future Madame du Châtelet. En fait, seules les éducations familiales bien conduites sont susceptibles de produire des femmes à la culture comparable à celle que le collège dispense aux garçons.

Par contre, dans le cas de Madame Du Deffand, le couvent comme la petite école n'offrent qu'une expérience limitée du savoir. En effet, par le temps qui lui est consacré comme par le maigre menu des connaissances proposées, on ne risque guère de devenir une femme savante.

---

<sup>59</sup> Thèmes abordés par Martine SONNET, *Une fille à éduquer*, dans l'ouvrage de Georges DUBY, Michelle PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident, XVI- XVIII siècles, Tome III*, 1991.

Durant l’Ancien Régime, la gamme des connaissances proposées garde les trois même pôles : une religion teintée de morale, les rudiments du « lire écrire compter » et le maniement du fil et des aiguilles. Pour Fleury « ...*la grammaire ne consiste pour les femmes qu’à lire et à écrire et composer correctement en français une lettre, un mémoire ou quelque autre pièce à leur usage. (...) Elles peuvent se passer de tout le reste des études, du latin et des autres langues, de l’histoire, des mathématiques, de la poésie et de toutes autres curiosités. Elles ne sont point destinées aux emplois qui rendent ces études nécessaires ou utiles, et plusieurs en tireraient de la vanité.* »<sup>60</sup>

Suite à la mort prématurée de ses parents, Mary de Vichy-Champrond, future marquise Du Deffand, passe ses premières années d’éducation dans un couvent situé rue de Charonne à Paris<sup>61</sup>. Ce très élégant couvent de la Madeleine du Traisnel, était la propriété d’une communauté de bénédictines autrefois installées en Champagne.

Marie de Vichy y apprend l’essentiel de l’enseignement dispensé par ces couvents très onéreux à la mode : le ton et les manières du monde. En effet, c’est surtout cela qui importe dans l’éducation des jeunes filles nées dans les hautes sphères sociales. L’instruction proprement dite consiste à inculquer des rudiments d’orthographe, de musique, d’arts ménagers... La femme savante est inutile et même indésirable. Une fois mariées, les jeunes femmes lancées dans le monde vont parfaire leur éducation par la conversation dans les salons, les lectures personnelles, l’écoute des textes classiques au cours des représentations théâtrales.

---

<sup>60</sup> Cité dans François POUILLAIN DE LA BARRE, *De l’éducation des dames pour la conduite de l’esprit dans les sciences et les mœurs. Entretiens*. Présenté par Bernard MAGNE, Université de Toulouse, Le Mirail, 1980, p.7.

<sup>61</sup> Nous avons peu d’informations concernant les années que Mme Du Deffand passa en pension au couvent, à commencer par la date à laquelle elle y est entrée.

La culture féminine paraît donc dépendre d'une formation faite à demi, sans méthode, au gré des hasards de la vie. Si beaucoup de femmes s'en contentent fort bien, Madame Du Deffand en souffrira profondément. Pour elle, l'ennui, lié à l'incapacité de créer, est une des conséquences les plus fâcheuses de l'ignorance « *Vous ne savez pas et ne pouvez savoir par vous-même, écrira-t-elle à Voltaire, quel est l'état de ceux qui pensent, qui réfléchissent, qui ont quelque activité et qui sont en même temps sans talent, sans occupation, sans dissipation... Je n'ai plus de ressource contre l'ennui ; j'éprouve le malheur d'une éducation négligée ; l'ignorance rend la vieillesse bien plus pesante, son poids me paraît insupportable.* »<sup>62</sup>

Le programme d'enseignement du couvent du Traisnel comprend, bien sur, une instruction religieuse à laquelle d'ailleurs la jeune Marie est totalement réfractaire : « *A dix ans, dira-t-elle, j'étais comme Fontenelle, je ne pouvais rien apprendre du catéchisme.* »<sup>63</sup> A l'adolescence, elle cherche à convertir ses camarades de pension à son incrédulité personnelle.

Le couvent dispense également des travaux de broderie... Ce n'est pas un cloître, bien au contraire, c'est un lieu de société où ces petites filles, déjà appelées « Madame » ou « Comtesse », accompagnées souvent de leur gouvernante et de leur femme de chambre, se trouvent comme dans une cour en réduction où se forment les grâces et les charmes de la jeune fille<sup>64</sup>.

Marie a environ dix-huit ans lorsqu'elle quitte le couvent et rentre à Champrond.

---

<sup>62</sup> Lettre de Mme du Deffand à Voltaire, 16 mai 1764 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>63</sup> Inès MURAT, *Madame Du Deffand*, Perrin, Paris, 2003, p.18.

<sup>64</sup> Cité dans Martine SONNET, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1987.

Elle y reste peu de temps ; et l'été 1718, elle épouse, à Paris, un lointain cousin, Jean-Baptiste-Jacques Du Deffand, marquis de La Lande, avec lequel elle ne reste mariée que peu de temps, la rupture fut définitive en 1728.

A cette date, Madame Du Deffand écrit dans l'un de ses autoportraits (**Annexe 3, autoportrait de Madame Du Deffand de 1728**) « *Madame la marquise du Deffand a de l'esprit ; il aurait eu plus d'étendue et plus de solidité si elle se fût trouvée avec des gens capables de la former et de l'instruire [...] Souvent elle tombe dans un ennui qui éteint toutes les lumières de son esprit ! Cet état lui est si insupportable, et la rend si malheureuse, qu'elle embrasse aveuglément tout ce qui se présente sans délibérer*<sup>65</sup>. »

Il est important de souligner que les plaintes de Madame Du Deffand sur l'éducation du couvent (elle aurait souhaité qu'on lui fît lire de bons auteurs et qu'on se souciât de développer son esprit) s'entendent sans distinction de sexe. La marquise aborde en termes strictement individualistes le problème de l'éducation. Il est certain qu'elle regrette que celle-ci n'ait pas compensé chez elle l'absence de talent inné, la peine à écrire et à formuler sa pensée. Et c'est justement Voltaire qui sera son plus fidèle confident.

« *J'aime beaucoup ce que vous dites sur nos historiens, qu'est-ce que l'histoire, si elle n'a pas l'air de la plus grande vérité ? Mais que l'esprit philosophique soit bon à tout, et partout, je n'aime pas qu'on le fasse trop sentir dans l'histoire, cela peut rendre les faits suspects, et faire penser que l'historien les ajuste à ses systèmes.*

---

<sup>65</sup> Autoportrait, Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810

*Convenez, Monsieur de Voltaire, que j'abuse bien de l'ordre que vous m'avez donné de vous communiquer toutes mes pensées, et que je suis bien sotte de vous obéir [...]*

*Oui, si vous étiez ici, vous seriez mon directeur, je ne trouve que vous qui soit digne de l'être, parce que je ne trouve que vous qui touchiez toujours droit au but, tous les autres sont en deçà, ou par-delà.*<sup>66</sup> »

Dans cette citation, nous voyons bien que Madame Du Deffand fait une distinction entre elle-même et Voltaire qu'elle considère d'un point de vu intellectuel comme son supérieur, son « *directeur* » d'esprit comme elle l'appelle.

Il apparaît clairement que Madame Du Deffand est une femme cultivée : « *je lis l'histoire, parce qu'il faut savoir les faits jusqu'à un certain point, et puis parce qu'elle connaitre les hommes ; c'est la seule science qui excite ma curiosité, parce que on ne se sauroit se passer de vivre avec eux*<sup>67</sup> » ; ou encore, dans cette lettre à Voltaire du 24 mars 1760 : « *Vous devriez bien m'envoyer des articles du dictionnaire de vos idées, cela seroit délicieux, et c'est cela qui me feroit penser*<sup>68</sup> ».

L'enseignement que Madame Du Deffand a reçu ne semble pas lui avoir convenue. En effet, elle en fera référence à de nombreuses reprises dans ses lettres.

Cette femme, qui ne trouve en elle aucune ressource et « *n'a que ce qu'on lui communique* », ressent douloureusement l'esclavage d'une éducation « *bâclée* ».

---

<sup>66</sup> Lettre de Mme du Deffand à Voltaire, 25 juin 1764 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>67</sup> Lettre de Mme du Deffand à Voltaire, 28 octobre 1759 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>68</sup> Lettre de Mme Du Deffand à Voltaire, 24 mars 1760 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

A Voltaire, qui lui conseille de tuer le temps en écrivant, elle répond que « *l'écriture, cette activité si solitaire, n'est pas de son génie*<sup>69</sup>. »

En 1774, dans son deuxième autoportrait (**Annexe 4, autoportrait de Madame Du Deffand, 1774**), Madame Du Deffand écrit : « *Madame Du Deffand n'a, pour ainsi dire, point eu d'éducation, et n'a rien acquis que par l'expérience : cette expérience a été tardive, et a été le fruit de bien des malheurs.*<sup>70</sup> » ; ou encore dans cette lettre à Voltaire du 28 décembre 1765 « [...] *Je me souviens que dans ma jeunesse, étant au couvent, Madame de Luynes m'envoya le Père Massillon ; mon génie trembla devant le sien, ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me suis soumis, mais à l'importance du raisonneur. Tous discours sur certaine matière me paroissent inutiles ; le peuple ne les entend point, la jeunesse ne s'en soucie guères, les gens d'esprit n'en ont pas besoin, et peut-on se soucier d'éclairer les sots ? Que chacun pense, et vive à sa guise, et laissons chacun voir par ses lunettes ; ne nous flattons jamais d'établir la tolérance ; les persécutés la prêcheront toujours, et s'ils cessoient de l'être, ils ne l'exerceroient pas. Quelque opinion qu'aient les hommes, ils y veulent soumettre tout le monde [...]*<sup>71</sup> » ; ou enfin dans cette autre lettre du 17 Mars 1775 « *Après avoir attendu bien longtemps, j'ai enfin reçu vos derniers ouvrages. [...] Vous vous doutez bien que je suis parfaitement contente de votre prose, et de vos vers. Vous êtes, et vous serez toujours le même. Vous dites que votre corps s'affaiblit ; votre âme s'en moque, et elle conserve la même force, et la même chaleur*

---

<sup>69</sup>Mona OZOUF, *Les Mots des Femmes, essai sur la singularité française*. Fayard, 1995, p. 37.

<sup>70</sup>Autoportrait, Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810

<sup>71</sup>Lettre de Mme Du Deffand à Voltaire, 28 décembre 1765 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

*qu'elle avait à vingt-cinq ans. Je voudrais, en vérité, mettre sur votre tête les années qui me restent, vous en feriez bon usage, et celui que j'en fais est déplorable. Je sens tout le malheur qu'il y a de n'avoir rien acquis dans sa jeunesse ; on ne vit dans sa vieillesse que sur le bien d'autrui, et l'on en sent d'autant plus la misère. Mais que faire à cela, mon chère Voltaire ? [...] <sup>72</sup>».*

Si Madame Du Deffand écrit tellement à Voltaire c'est parce qu'elle a besoin de lui signifier à quel point elle souffre d'une éducation « bâclée ».

Cependant, nous constatons que ce n'est pas l'image que ses contemporains avaient d'elle. En effet, dans son « Avertissement », l'éditeur des Eloges funèbres de Madame Geoffrin en 1812, parlait en ces termes de Madame Du Deffand : « *Madame Du Deffand avait certainement beaucoup plus que madame Geoffrin de ce qu'on appelle esprit, et son esprit était plus cultivé par la lecture* ».

Nous l'avons vu, Madame Du Deffand s'intéresse à différents sujets dont elle discute avec Voltaire. Mais le point important ici est sans doute le fait que pour elle, sa réflexion n'est pas le fruit de son éducation mais de son expérience, du savoir qu'elle a acquis dans les livres. Dans sa correspondance avec Voltaire, nous constatons que Madame Du Deffand essaye de chercher des réponses face à l'un des grands problèmes du 18<sup>ième</sup> siècle : l'ennui.

---

<sup>72</sup>Lettre de Mme du Deffand à Voltaire, 17 mars 1775 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

Madame Du Deffand, mondaine effrénée, toujours en quête de divertissements ennemis de la solitude, est une femme qui n'échappe pas à l'un des grands problèmes des femmes au 18<sup>ième</sup> siècle : l'ennui que l'on appelle aujourd'hui angoisse existentielle. En effet, Madame Du Deffand éprouve de l'angoisse, elle se croit victime d'un implacable destin ; aussi, pour s'en délivrer, elle questionne les philosophes, elle cherche auprès d'eux une explication et une consolation. Elle avoue avoir « *besoin de guide et de conseil à tous les instants de [sa] vie* ». Dans sa détresse, elle s'adresse surtout à Voltaire et elle lui écrit le 24 mars 1764 : « *j'ai plus besoin que jamais de votre secours, je n'ai plus de ressources contre l'ennui* ». Ou encore cette lettre du 26 mai 1767 : « *Ne résistez jamais, Monsieur, au désir de m'écrire ; vous ne sauriez vous imaginer le bien que me font vos lettres ; la dernière surtout a produit un effet admirable, elle a chassé les vapeurs dont j'étais obsédée*<sup>73</sup> ».

La correspondance que Madame Du Deffand entretient avec Voltaire est pour elle un véritable remède contre l'ennui, elle lui dit justement dans une lettre : « *[...] votre dernière lettre m'avait fait un plaisir extrême, elle m'avait fait espérer une correspondance qui serait pour moi une occupation qui écarterait l'ennui, et vous savez que j'ai besoin de préservatif contre cette maladie de l'âme*<sup>74</sup> [...] ».

Pour lutter contre l'ennui « *qui éteint toutes les lumières de son esprit* », comme elle le dit elle-même, Madame Du Deffand réunit en de brillants dîners des personnalités importantes dont elle nous fera part dans sa correspondance.

---

<sup>73</sup>Lettre de Mme du Deffand à Voltaire, 26 mai 1767 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>74</sup>Lettre de Madame Du Deffand à Voltaire, 13 février 1766, *Correspondances de Madame du Deffand avec Voltaire*, p. 200.

Sur le malheur d'être né et sur celui de l'ennui et du dégoût de toutes choses, la marquise Du Deffand consulte successivement Montesquieu en 1741, d'Alembert en 1752 et Voltaire en 1772. A tous les trois, elle demande pourquoi « *de l'ange à l'huître, rien n'est heureux.* »

Montesquieu lui répond avec des plaisanteries. Certains anges, répond-il en substance, sont heureux, d'autres non, et l'huître est moins malheureuse que les humains. « *Les séraphins, [écrit-il dans sa réponse], ne sont point heureux, ils sont trop sublimes, ils sont comme Voltaire et Maupertuis... L'huître n'est pas si malheureuse que nous ; mais pour nous on vient nous dire que nous allons être avalés, et que nous serons digérés éternellement.* »

Voltaire fait semblant de compatir, mais en réalité il se moque de sa correspondante, et se délecte à l'attrister davantage. Pourquoi se préoccuper, lui dit-il, puisque nous serons bientôt dans le néant : « *vous me faites une peine extrême, madame, avec vos tristes idées... je conviens avec vous que le néant vaut mieux que la vie ; le néant a du bon, consolons-nous, nous en tâterons*<sup>75</sup>. »

Enfin, le seul qui s'apitoie vraiment est d'Alembert. Il est le seul qui se penche sur sa détresse. Mais le remède qu'il propose, d'ailleurs avec gentillesse, est bien anodin. Vous êtes triste, lui répond-il en substance ; eh bien distrayez vous « *vous me paraissez, lui écrit-il, avoir l'âme triste jusqu'à la mort ; et de quoi madame ? Avec votre esprit et vos revenus, pouvez-vous y manquer de connaissances ?*

---

<sup>75</sup> Lettre de Voltaire à Madame Du Deffand, 22 mai 1764.

*Avec un bon souper on a ce qu'on veut ; et si on le veut, on se moque encore après de ses convives*<sup>76</sup>. Le « bon souper », le plaisir de se moquer, voilà de beaux remèdes pour une âme triste jusqu'à la mort.

Alors que Montesquieu et d'Alembert cherchent à répondre à la question de Madame Du Deffand, Voltaire, lui, ne se montre pas vraiment à l'écoute de la détresse de cette dernière car il lui répond sur un ton plutôt moqueur.

Comme le souligne la duchesse de Choiseul à l'évêque d'Alais dans une lettre du 1<sup>er</sup> avril 1793, (treize ans après la mort de Madame Du Deffand) : « *Les lettres de madame du Deffand ont pour elle le charme du naturel, les expressions les plus heureuses, et la profondeur du sentiment dans l'ennui. Pauvre femme ! elle m'en fait encore pitié [...]*<sup>77</sup>. »

Nous voyons donc bien ici que les lettres que Madame Du Deffand échange avec le célèbre philosophe Voltaire touchent de sujets à la fois personnels mais également de société. En lisant ces lettres, nous voyons que notre marquise a conscience qu'elle s'adresse à un grand homme avec lequel elle soulève non seulement deux grands problèmes de son temps (l'éducation des femmes - et plus précisément celle qu'elle a reçu - et l'ennui), mais également auprès duquel elle espère trouver des solutions.

## **B/ La correspondance avec Horace Walpole**

Dans cette partie, nous allons aborder un aspect de la correspondance de Madame Du Deffand. Plus en détails, nous allons nous intéresser aux années 1766 à 1780, lorsque Madame Du Deffand fait la connaissance de l'anglais Horace Walpole (**Annexe 5**,

---

<sup>76</sup> Lettre de D'Alembert à Madame Du Deffand, Paris, 4 décembre 1752.

<sup>77</sup> Cité dans Du DEFFAND Marie de Vichy de Chamrond, marquise du, *Correspondance*, Paris, éd. M. de Lescure, Plon, 1865, vol 1.

**portrait d'Horace Walpole)** car sa correspondance connaît alors un véritable changement. Son rapport à l'écriture ne sera pas le même et c'est ce que nous montrerons dans cette partie.

C'est à la fin de l'été 1765, alors que Madame Du Deffand approche de ses soixante-neuf ans qu'a lieu sa rencontre avec l'aristocrate britannique francophile Horace Walpole, de quelques vingt ans son cadet. Installée depuis 1747 rue Saint Dominique dans un appartement du couvent des Filles de Saint -Joseph, c'est désormais là qu'elle tient salon<sup>78</sup>.

Lorsque Walpole, recommandé par George Selwyn, fait son entrée dans le salon de moire bouton d'or aux rubans cramoisis, elle est toujours dans l'attente de l'ami idéal et ce sera le coup de foudre<sup>79</sup>. Madame Du Deffand demeurera convaincue de l'avoir trouvé chez Horace Walpole, sans que cette certitude, comme nous le verrons, accorde de sursis à sa difficulté d'être.

Madame Du Deffand va écrire pas moins de 840 lettres à Horace de Walpole de la mi-avril 1766 à la fin août 1780<sup>80</sup>. En effet, Horace Walpole a entretenu une correspondance avec Madame Du Deffand pendant près de quinze ans ; c'est lui qui l'a déclenchée<sup>81</sup> et qui traversera encore quatre fois la Manche pour venir la voir. Les lettres constituent un corpus chronologiquement continu, toutefois fractionné en cinq blocs par les voyages à Paris que Walpole entreprend pour voir sa vieille amie durant

---

<sup>78</sup> Cité dans Inès MURAT, *Madame Du Deffand*, Paris, Perrin, 2003.

<sup>79</sup> Insolite coup de foudre, en vérité, pour cette vieille dame aveugle, si l'on songe que dans la langue maternelle de Walpole, le coup de foudre se dit « love at first sight » ! Dans ce cas-là, ce furent sans doute le timbre de sa voix, les intonations, l'accent différent de Walpole qui la séduisent.

<sup>80</sup> Benedetta CRAVERI, *Madame Du Deffand et son Monde*, Paris, Le Seuil, 1999.

La correspondance « compte environ 1700 lettres, dont 955 nous sont parvenues : 840 sont de Madame du Deffand, 100 - il s'agit en général de fragments - de Walpole, 14 de Wiart et une de la dame de compagnie de la marquise. 700 lettres de Walpole ont été détruites sur sa demande ».

<sup>81</sup> C'est la fameuse lettre écrite de Chantilly, le 17 avril 1766, hélas disparue, qui plongera sa destinataire dans une extase dont elle ne sortira pas.

les étés de 1767, 1769, 1771 et 1775<sup>82</sup>. L'échange épistolaire s'arrête avec son arrivée dans la capitale et reprend après son départ. Généralement, les deux amis ne s'écrivent pas quand ils sont sur le même continent.

Il est important de noter ici que le choc émotionnel de sa rencontre avec Walpole opère chez Madame Du Deffand une métamorphose mentale, enfin tout du moins un déblocage de sa sensibilité. A cela il faut ajouter un changement notable dans sa façon d'envisager et de juger l'emploi de son temps, en même temps qu'une revalorisation fondamentale du geste d'écriture. Elle répète qu'elle ne vit plus dorénavant que pour lui écrire. Or, à ses dires, elle déteste écrire « *ne trouvez-vous pas mes lettres bien longues ?* » lui fait-elle remarquer. « *Cependant rien n'est si vrai que je hais écrire*<sup>83</sup> » ; jugement catégorique qu'elle nuance : « *il faut que j'aime infiniment les gens pour avoir du plaisir à leur écrire ; il faut pouvoir dire ce qu'on fait ou ce qu'on pense. En qui peut-on avoir cette confiance*<sup>84</sup> ? ».

Aimer Walpole ne guérit pas Madame Du Deffand de ses insomnies mais lui donne la force d'en tirer parti. Elle lui écrit le jour, elle lui écrit la nuit lorsque les insomnies sont trop lancinantes mais qu'importe puisque, tragiquement et irrévocablement plongée dans les ténèbres, elle ne fait guère de différence entre le jour et la nuit :

« *l'histoire de mes nuits fait que je ne puis rien faire le jour, cela demande*

---

<sup>82</sup> Grâce aux *Paris Journal* tenus par le voyageur anglais, nous connaissons le détail des dates de ces déplacements. I. Parti de Londres le 20 août 1767, il est à Paris le 23 et en repartira le 8 octobre pour être de retour chez lui le 22. II. Il prend le bateau à Douvres le 18 août 1769, arrive à Paris le 21 et quitte la capitale le 5 octobre. Bloqué à Calais à cause du mauvais temps, il sera de retour chez lui le 11 octobre. III. Il quitte Londres le 7 juillet 1771, arrive à Paris le 10. Il repart le 3 septembre, arrive à Douvres le 5. IV. Il embarque le 16 août 1775 pour arriver à Calais le 17 et arrive à Paris le 19. Il en repartira le 12 octobre pour se retrouver chez lui le 17. Ce sera sa dernière traversée.

<sup>83</sup> Lettre du 20 février 1767, Marie Du DEFFAND, *Horace Walpole's Correspondance with Mme du Deffand and Wiart*, éd. par W.S LEWIS and W. HUNTING SMITH, 6 vols, Londres, Oxford University Press, 1939.

<sup>84</sup> Lettre du 11 septembre 1768 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

*explication, la voici : je me couche à une heure ou deux, je ne dors point, j'attends les sept heures avec impatience ; mon Invalide arrive, je veux dormir, et il me lit quelquefois quatre heures avant que le sommeil arrive, et sans que je perde l'espérance qu'il arrivera, cependant je vous écris quelquefois dans ces moments-là, mais rarement ; quand je m'endors à onze heures ou midi, ou souvent encore plus tard, je me lève qu'à cinq ou six heures, il me faut le temps de ma toilette, et de certains soins qu'exige ma santé, tout cela n'est fini que vers les sept heures, les visites arrivent, puis le souper, puis le loto, voilà la journée passée dont il ne reste rien que le regret d'employer si mal son temps, surtout quand on réfléchit sur le peu qu'il en reste<sup>85</sup>. »*

Il serait même plus exact de dire qu'elle lui fait écrire puisque son infirmité l'astreint à dicter ses lettres. Lorsque son fidèle Wiat<sup>86</sup> dort encore, elle fait appel à son valet ; si celui-ci n'est pas encore réveillé, elle matérialise son urgence à correspondre à l'aide d'un petit écritoire qui guide sa main malhabile<sup>87</sup>.

Ecrire à Horace Walpole comme à Voltaire d'ailleurs devient une thérapie à son ennui : *« quand je suis bien noire, que je ne sais plus que devenir, il me vient point d'autre idée que celle de vous écrire<sup>88</sup> »*. Quand elle lui écrit, c'est alors comme si le

---

<sup>85</sup> Lettre du 4 avril 1778 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>86</sup> Wiat, fidèle secrétaire de Madame Du Deffand qui rentre à son service en 1752 quand cette dernière devient aveugle.

<sup>87</sup> Madame de Genlis, Madame Necker et Voltaire ont fait allusion à cette petite machine qui lui permettait de rédiger quelque ligne de sa main.

<sup>88</sup> Lettre du 17 décembre 1771 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

temps et ses affres s'arrêtaient : « *adieu je crois cette lettre éternelle*<sup>89</sup> ». Finalement, le geste d'écriture se fait geste de survie.

Le quotidien de Madame Du Deffand s'ordonne autour de ce besoin viscéral d'écrire à Walpole, de tout partager avec lui. Elle aborde tous les domaines comme celui de la vie mondaine à Paris, de son quotidien ou bien encore des derniers écrits à la mode comme dans cette lettre du 3 février 1780, où notre marquise parle à Horace Walpole des genres littéraires : « *une des plus grands différences qu'il y ait entre nous deux, c'est notre goût pour le genre de lecture. J'examinois l'autre jour ce que je trouvois de plus parfait de tout ce qui avait été écrit, non pas dans chaque genre, mais de ce que je choisirai avoir fait, y compris tous les genres quelconques. Vous croirez peut-être que ce seroit les découvertes de Newton : oh, non [...] Les livres de morale ne sont bon à rien, il n'y a que celle que l'on fait soi-même. L'histoire est nécessaire, mais ennuyeuse, la poésie exige le talent, l'esprit seul ne suffit pas ; mais c'est pourtant dans ce genre que je choisirois l'ouvrage que je voudrois avoir fait, s'il avait fallu n'en faire qu'un seul, parce qu'il me paroît à tous égards avoir atteint la perfection [...]*<sup>90</sup> ». L'écoulement du temps de la vie de Madame Du Deffand est désormais tributaire des lettres qu'elle va lui écrire, de celles qu'elle reçoit, des retards de la poste, des déplacements de Walpole, de ses projets de voyage, des attentes fébriles de sa venue, du déchirement causé par son départ.

---

<sup>89</sup> Lettre du 17 décembre 1771 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>90</sup> Lettre de Mme du Deffand à Walpole, 3 février 1780 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

Madame Du Deffand va s'engager pour Walpole ; elle préside réunions mondaines artistiques ou intellectuelles, écoute, engrange tous ces « *riens* », ces « *listes de noms* », ces « *rapsodies* » qu'elle envoie à son cher correspondant de Strawberry Hill. A son intention, elle couvre des pages et des pages de récits et d'anecdotes qui sont de premier intérêt pour le collectionneur ou l'historien des mœurs qu'il aspire à être. Madame Du Deffand compose ainsi une chronique sociale, culturelle et politique qui constitue un témoignage vivace des occupations et préoccupations de la société aristocrate de la fin du règne de Louis XV et du début de celui de Louis XVI.

Dans une lettre du 28 avril 1780, voilà ce qu'elle raconte à son ami anglais concernant les finances de la France : « *on me dit hier qu'il paroissoit un libelle effroyable contre M. Necker<sup>91</sup>, et où Madame Necker n'est pas oubliée ; on prétend qu'il y en a six mille exemplaires et qu'on en a envoyé à tous nos Princes une certaine quantité ; je m'intrigue pour en avoir un, ou du moins en faire la lecture. Vous pouvez être sur qu'il a un furieux nombre d'ennemis ; d'abord tous ceux qui perdent par ses réformes, et puis ceux que produit la jalousie et l'envie. Je doute qu'on lui laisse exécuter tous ses projets dont je ne doute pas qu'il ne résultat un grand bien. Si on les veut morceler comme on a fait ceux de M. de St Germain, il ne l'endurera pas, il quittera, tout s'écroulera, le crédit sera perdu, on tombera dans le chaos, ses ennemis triompheront, ils pêcheront en eau trouble, et publieront que ses systèmes, ses opérations n'étaient que visions chimériques, voilà ce que moi et bien d'autres prévoient, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à ce pays-ci<sup>92</sup> ».*

---

<sup>91</sup> Jacques Necker (1732-1804), nommé par le roi Louis XVI directeur général du Trésor Royal et des finances en 1776.

<sup>92</sup> Lettre de Mme du Deffand à Walpole, 28 avril 1780 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

Bien sur les lettres de Madame Du Deffand abordent d'autres sujets, ainsi dans cette lettre où il est question des dernières comédies de Madame de Genlis.

« [...] Vous aurez aussi la suite de la Bibliothèque des Romans. Le cinquième cahier du voyage Pittoresque, et puis l'historique et les couplets des étrennes de Madame de Luxembourg ; peut être ne recevrez-vous tout cela que par votre cousin ; il m'a cependant promis de chercher quelque occasion pour vous en faire tenir une partie avant son départ.

*Nous avons aussi pour nouveauté quatre volumes de comédies de Madame de Genlis, qui ne sont pas à tout prendre de vraies comédies, mais que je trouve agréables, d'un style excellent, remplies d'une morale très-utile, et qui prouvent qu'elle a du mérite ; il y a des peintures de toutes sortes d'état, qui sont de la plus parfaite ressemblance ; ses scènes sont trop longues, et il y a peut-être un peu de monotonie dans tout son voyage, mais elle donne d'elle l'idée d'une femme de beaucoup d'esprit et d'un très bon caractère<sup>93</sup>. »*

Ou bien encore cette lettre où il est question de la santé du roi de France : « *Le vendredi après dîner, j'eus assez de monde. Sur les huit heures, on vint me dire que le roi était tombé de cheval auprès de Saint-Germain ; qu'il avait un bras cassé, et qu'on ne savait pas s'il pourrait être transporté à Versailles ; que MM. De Choiseul et de Praslin étaient partis sur le champ. Je ne puis vous peindre mon effroi : tout ce qu'il y a de plus funeste se présenta en foule à mon esprit. Je fus chez le président, et nous sûmes vers les dix heures que le roi était de retour à Versailles, qu'il n'avait point le bras cassé, que tout le mal consistait à une contusion depuis l'épaule*

---

<sup>93</sup> Lettre du 3 février 1780 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

*jusqu'au coude ; il garda le lit toute la journée. [...] Je n'en sais point de nouvelles d'aujourd'hui ; si j'en apprends, je les ajouterai à ceci.*<sup>94</sup> »

Il est intéressant de noter ici, aux travers de ces différents exemples, la diversité des sujets que Madame Du Deffand aborde dans ses lettres. Walpole, vivant en Angleterre, peut compter sur son amie pour lui rendre compte de tout ce qui se passe à Paris.

Nous pouvons souligner ici que presque chaque salonnière entretient, en marge de son salon, une vaste correspondance en forme de chronique.

Ainsi il est normal de voir Madame Du Deffand adopter ce "système" avec Horace Walpole. En effet, la correspondance est, pour les absents, une façon de vivre indirectement la vie des salons, mais ceci ne se fonde pas uniquement sur la générosité de celui qui reste sur place, cela contribue aussi à alimenter et enrichir cette vie dont elle est l'écho lointain.

*« J'aurai ce soir beaucoup de monde, la Harpe me viendra lire une tragédie, qui est le Philoctete de Sophocle qu'il a traduite très littéralement, et qu'il voudroit faire représenter, il en a retranché les chœurs ; je vous manderai comment je l'aurai trouvée je n'aime pas trop les lectures faites par l'auteur, il faut louer outre mesure, et ce n'est pas mon talent, je n'ai pas aujourd'hui celui d'écrire, et je finis pour ne vous pas ennuyer.*<sup>95</sup> »

---

<sup>94</sup> Lettre à Horace Walpole du 6 Février 1769, dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>95</sup> Lettre du 7 juillet 1780, dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

Dans la correspondance que Madame Du Deffand entretient avec Horace Walpole, nous pouvons noter que dès le début, il a été décidé que leurs lettres seraient numérotées. Mais Walpole oublie de numéroter les lettres, se trompe dans les chiffres, ce qui vaut à Madame Du Deffand de lui dire « *mes numéros vont grand train, ils courent comme un lièvre, tandis que les vôtres marchent à pas de tortue : mais cela est dans l'ordre, votre intention n'est pas de m'attraper ; vous serez à cinquante quand je serai à cent, et sans lire nos lettres, les dates suffiront pour faire notre histoire*<sup>96</sup>. »

A cela nous pouvons également souligner le fait que Walpole écrit moins souvent :

« *Vous n'aviez point de mes lettres, me dites-vous, je ne le comprends pas, il me semble que je vous écris souvent, et de vrais volumes qui doivent vous donner matière à répondre, mais il ne vous déplaît pas de vous renfermer dans votre prétendue stérilité, dont le nombre est paresse ou froideur ; depuis quelque temps je tombe dans l'inconvénient contraire, je bavarde avec excès, j'emplis mes lettres de noms-propres, elles devroient exciter votre causerie, mais vous n'aimez point à écrire, cela est sur, quoique vous en ayez parfaitement le talent ; rien de dépare votre style, il est vif, animé, souvent plein de chaleur, vous rendez vos pensées avec facilité et clarté, et vos fautes contre la langue ne nuisent point.*<sup>97</sup> »

Madame Du Deffand n'hésite pas à rappeler à l'ordre son ami tout en soulignant le talent d'écriture de son correspondant.

---

<sup>96</sup> Lettre du 30 novembre 1766, dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>97</sup> Lettre de Mme du Deffand à Walpole, 28 avril 1780 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

Nous pouvons donc dire que la rencontre de Madame Du Deffand avec Horace Walpole marque un tournant dans sa vie car son rapport à l'écrit se trouve modifié. Hanté au départ par des questions existentielles, sa correspondance avec Walpole témoigne par la suite d'un changement d'état d'esprit, ses préoccupations sont plus centrées sur le nombre de lettres échangées que sur la peur de l'ennui.

De manière générale, nous avons vu dans ce deuxième chapitre que suivant le destinataire, Madame Du Deffand aborde dans sa correspondance des sujets différents. C'est notamment avec Voltaire que notre marquise discute des problèmes de la société, tandis qu'avec Horace Walpole les sujets sont plus anodins, ce qu'elle souligne elle-même dans une lettre de 1780 : *« je ne crois pas qu'on ouvre nos lettres, parce que, comme vous dites, s'ils en ont eu la curiosité, ils doivent l'avoir perdue ; rien de plus indifférent en effet, il n'y a point de gazettes, il n'y a point de journaux qui soient aussi réservés que l'est notre correspondance. »*<sup>98</sup>

En fait, Madame Du Deffand se rend différente selon son interlocuteur. Suivant qu'elle s'adresse à Voltaire ou à Horace Walpole, les sujets abordés et la façon dont elle se représente dans la lettre ne sont pas les mêmes. En effet, avec Voltaire, nous avons vu qu'elle était très souvent le centre du sujet, tandis qu'avec Horace Walpole ce n'est pas d'elle mais de la société, des autres dont il faut parler, dont il faut rendre compte à notre anglais qui est dans l'attente d'une chronique de la vie parisienne.

---

<sup>98</sup> Lettre de Mme du Deffand à Walpole, juillet 1780 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

Dans notre troisième chapitre, nous allons nous intéresser aux portraits écrits par Madame Du Deffand. Si notre marquise n'a pas publié de livre de son vivant, les portraits sont un genre alors très à la mode au 18<sup>ième</sup> siècle ; aussi nous allons essayer de voir pourquoi et comment Madame Du Deffand excelle dans ce genre.

## Chapter 4: L'ethos de l'auteur

Durant mes recherches, mon directeur de thèse, Madame Benharrech m'a suggéré de parler dans ce chapitre de l'ethos. Ce terme est utilisé pour la première fois durant l'Antiquité par Aristote. A l'origine, l'ethos est rattaché à l'art oratoire et désigne la composante de l'argumentation qui correspond à l'image que le locuteur construit de lui-même dans son discours en vue d'inspirer confiance. Pour Aristote, l'ethos se rapporte uniquement à l'instance d'énonciation à l'intérieur du discours, mais il en sera autrement pour d'autres traditions comme celle de la rhétorique classique où l'ethos concerne la personne même de l'orateur, dépendant à la fois du statut social et des mœurs de ce dernier, se situant donc en dehors des limites du discours.

Afin de mieux cerner mon sujet, je me suis essentiellement appuyée sur les travaux de Dominique Maingueneau, théoricien et praticien de l'analyse de discours, pionnier de la réflexion sur l'*ethos* depuis ces dix dernières années. Dans son livre *Ethos, Scénographie, Incorporation*, Dominique Maingueneau n'envisage pas une adaptation de la notion d'*ethos* en fonction des objets littéraires mais la situe dans une conception d'ensemble de l'activité verbale : « *On se heurte [...] à une difficulté. L'éthos ayant été conceptualisé pour analyser les discours des orateurs on est en droit de se demander s'il est valide pour les textes écrits. En fait la problématique de l'éthos ne se laisse pas enfermer dans cette alternative. Loin de réserver l'éthos aux poèmes récités ou à l'éloquence judiciaire, on doit admettre que tout genre de discours écrit doit gérer son rapport à une vocalité fondamentale. Le texte est toujours rapporté à quelqu'un, une origine énonciative, une voix qui atteste ce qui est*

*dit. Prendre en compte l'éthos d'une œuvre n'implique pas [...] que l'on considère l'écrit comme la trace, le pâle reflet d'une oralité première<sup>99</sup> ».*

De plus, le corpus des textes examinés sous l'angle de la constitution de l'éthos ne se restreint pas à des écrits strictement argumentatifs, mais concerne des textes ou discours de domaines divers, publicitaires, narratifs, littéraires, fictifs. Dominique Maingueneau considère que l'examen de l'éthos permet de prendre la mesure en fonction de laquelle le destinataire de la lettre adhère à l'image de soi que projette le destinataire<sup>100</sup>.

Pour Alain Viala et Pierre Bourdieu, l'éthos est : « *le point de vue, la manière de se représenter dans le chant littéraire par divers modes.* » Ce qui nous amène à considérer le cas particulier des portraits de Madame Du Deffand.

A cette réflexion sur l'éthos, nous pouvons ajouter qu'au 17<sup>ième</sup> et 18<sup>ième</sup> siècle, le statut particulier d'auteur était hanté de difficultés sociales pour toutes les honnêtes gens, tant les hommes que les femmes. Ecrire pour son propre plaisir ou pour faire plaisir à ses amis est une chose ; se faire publier en est une autre. L'esthétique mondaine et galante ne voulait pas qu'un honnête homme s'abaissât à publier comme un professionnel : la distinction entre honnête homme et auteur, entre écrire et publier, devait être claire. Vouloir se faire publier c'est dépasser les limites de

---

<sup>99</sup> Andrée Chauvin-Vileno, « Ethos et texte littéraire. Vers une problématique de la voix », *Semen*, 14, Textes, Discours, Sujet, 2002, [En ligne], mis en ligne le 30 avril 2007.  
URL : <http://semen.revues.org/document2509.html>.

<sup>100</sup> Cité dans Dominique MAINGUENEAU, « Ethos, scénographie, incorporation » in Amossy, 1999.

l'honnêteté et de la galanterie, c'est s'avilir à des activités commerciales, c'est déroger - et encore plus quand il s'agit d'une femme<sup>101</sup>.

On retrouve également cette idée au 19<sup>ième</sup> siècle chez Madame de Staël qui, en raison de son statut social, respecte cette décision et qui dans son roman *De la Littérature*, écrit à propos du statut d'auteur pour la femme : « *Il était .... Difficile aux femmes de porter noblement la réputation d'auteur, de la concilier avec l'indépendance d'un rang élevé, et de ne perdre rien, par cette réputation, de la dignité, de la grâce, de l'aisance et du naturel qui devaient caractériser leur ton et leurs manières habituelles*<sup>102</sup>. »

Si nous regardons une autre femme comme Madame de Graffigny, nous constatons que son attitude envers le statut d'auteur se comprend dans le contexte de la position des femmes au 18<sup>ième</sup> siècle qui avaient le courage de s'ériger publiquement en auteur. L'image de la femme auteur était depuis longtemps plutôt négative et ridicule, préjugé hérité au moins du 17<sup>ième</sup> siècle. L'opinion publique n'était guère favorable comme le démontrent les remarques de Madame de Lambert en 1727 : « *il a paru, depuis quelque temps, des romans faits par des dames. [...] Quelques personnes, au lieu d'en examiner les grâces, ont cherché à y jeter que le déshonneur [...] Si l'on passe aux hommes l'amour des lettres, on ne le pardonne pas aux femmes*<sup>103</sup>. »

---

<sup>101</sup> Cité dans Jean-Louis LEBRAVE et Almuth GRESILLON, *Ecrire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, genèses de textes littéraires et philosophiques*, Paris, CNRS, 2000.

<sup>102</sup> Madame De Staël, *De la Littérature*, Flammarion, Paris, 1991.

<sup>103</sup> Cité dans Jonathan MALLINSON and alii, *Françoise de Graffigny, femme de lettres*, Studies on Voltaire and the eighteenth century, Oxford, Voltaire foundation, 2004.

Madame De Graffigny reconnaît également que l'honnêteté ne veut pas qu'une dame se fasse connaître comme auteur aux yeux du grand public. On préférerait en revanche le "pseudonymat" masculin et l'anonymat. On félicitait même les femmes qui se pliaient aux convenances en cachant leur véritable identité, comme le révèlent les propos du marquis d'Argens en 1743 : « *c'est un honneur infini pour les belles lettres et pour les Dames qui les cultivent, qu'une personne de la naissance de Madame de Suze [femme poète du 17<sup>ième</sup> siècle] n'ait point dédaigné de prendre la qualité d'Ecrivain*<sup>104</sup>. »

En ce qui concerne Madame Du Deffand, nous devons rappeler que son refus de publier et d'endosser le statut d'auteur en fait une femme qui rentre dans les canons de son époque. Toutefois, sa correspondance (semi-publique), les portraits (semi-publiés) sont, d'une certaine façon peut-être, un moyen de revêtir l'ethos de l'épistolière.

#### **A/ Madame Du Deffand et ses portraits satiriques**

Pendant l'Antiquité, Plutarque est sans doute l'un des meilleurs modèles pour la rédaction de portraits. Lui, qui avait commencé la rédaction de ses *Vies des Hommes Illustres* à la demande de certains de ses amis et suivant une habitude qu'attestent beaucoup de ses ouvrages réunis dans le recueil des *Moralia*, nous dit, en effet : « *Il m'est arrivé de commencer à composer ces Vies pour faire plaisir à d'autres, mais*

---

<sup>104</sup>Cité dans Jonathan MALLINSON and alii, *Françoise de Graffigny, femme de lettres*, Studies on Voltaire and the eighteenth century, Oxford, Voltaire foundation, 2004.

*c'est maintenant pour moi-même que je persévère dans ce dessein et m'y complais*<sup>105</sup>. »

En ce qui concerne Madame Du Deffand, nous allons voir qu'elle a le même cheminement dans l'écriture. Au départ, la marquise rédige des portraits sur la demande de ses contemporains et par la suite elle le fera pour elle-même, pour se divertir face à l'ennui. Dans ses portraits, nous constatons que Madame Du Deffand sait parfaitement manier les mots et c'est l'une des raisons pour laquelle ses amis, séduits par sa verve, l'encouragent à écrire. Aussi bien Voltaire qu'Horace Walpole lui demandent avec insistance de coucher sur le papier ses impressions, ses pensées : « *vous voyez très bien et peignez de même*<sup>106</sup> ». Or chaque fois Marie Du Deffand se refuse et répète ce qui a de quoi nous surprendre, nous, ses lecteurs : « *je n'aime pas écrire. Je ne sais pas écrire. Je n'ai pas l'abondance de mots qui est nécessaire pour bien s'exprimer... Je n'ai point de style*<sup>107</sup> ». Pour se justifier, Madame Du Deffand invoque son incompetence : « *je ne sais pas un mot de grammaire* ». Et elle ajoute : « *quel plaisir pourrai-je trouver à mettre mes pensées par écrit ? Elles ne servent qu'à me tourmenter et cela satisfait peu ma vanité....* ».

Madame Du Deffand se situe, par rapport à Voltaire et Horace Walpole, dans une situation de misère spirituelle, de flagrante infériorité. Toutefois, il est vrai qu'il arrive à la Marquise de les faire confidents de ses « amusements » d'écriture. Et c'est en cela que les portraits de la Marquise sont de parfaits exemples.

---

<sup>105</sup> Cité dans PLUTARQUE, *Vies des hommes illustres grecs et romains*, au début du couple *Paul-Emile-Timoléon*, Paris, Les Belles-Lettres, 1957.

<sup>106</sup> Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

<sup>107</sup> Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Madame du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

Madame Du Deffand place tout ce qu'elle écrit sous le signe du divertissement car elle ne veut pas ennuyer ses lecteurs, tandis qu'elle place sous le signe du génie tout ce qu'écrivent Voltaire et Horace Walpole. Voilà l'extrait d'une lettre qu'elle écrit un jour à Horace Walpole : « *Savez-vous, mon tuteur [dit-elle à Walpole] à quoi je vais m'amuser ? A faire des portraits. Je fis hier celui de l'archevêque de Toulouse ; on le lut en lui donnant à deviner de qui il était ; il s'y reconnut, comme s'il s'était vu dans un miroir. Si vous le connaissiez davantage, je vous enverrais ce portrait, et je ne sais si je ferais bien, car vous ne faites pas grand cas des productions de ma Minerve. Je pourrai bien quelque jour chercher à vous peindre, mais je ne sais pas si je vous connais bien ; enfin, nous verrons*<sup>108</sup>. »

Les portraits que Madame Du Deffand nous laisse de certains de ses contemporains, comme celui de Rousseau ou Madame du Châtelet (exercices d'esprit fort à la mode au 18<sup>ième</sup> siècle), nous montrent à quel point notre marquise excelle dans ce domaine. A propos de Jean Jacques Rousseau, voilà ce qu'elle écrit : « *Jean Jacques m'est antipathique, il remettrait tout dans le chaos. Je n'ai rien vu de plus contraire au bon sens que son Emilie, rien de plus ennuyeux et obscur que son contrat social*<sup>109</sup> » ; et de Voltaire : « *Je crois vous avoir mandé, écrit elle à Walpole, que je lis actuellement les Théâtres de Corneille, Racine et Voltaire ; je trouve ce dernier bien inférieur... tous ses personnages ne sont que lui-même*<sup>110</sup>. »

---

<sup>108</sup> Lettre à Horace Walpole du 30 octobre 1766, dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

<sup>109</sup> Lettre à Voltaire, le 25 juin 1764, Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Madame Du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

<sup>110</sup> Lettre à Walpole, 8 octobre 1779 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

Une seule chose manque au talent de cette artiste, la chaleur. Elle le reconnaît elle-même « *je ne suis point* », dit elle, « *comme Madame de Sévigné, qui parlait de tout avec chaleur, parce qu'elle s'intéressait à tout* ».

A ces tableaux, nous pouvons également ajouter celui de Madame Du Barry. En effet, Marie Du Deffand n'appréciait pas Madame Du Barry. Elle dit à son propos, « *c'est un singe, un perroquet sans esprit, elle contrôle tout, et est aussi insolente qu'elle est stupide* ». De plus, lorsqu'elle écrit des vers sur la reine et sur Madame Du Barry, voilà ce qu'elle écrit :

« *De deux Vénus on parle dans ce monde : de toutes deux, gouverner fut le lot ; l'une naquit de l'écume de l'onde, l'autre naquit de l'écume du pot*<sup>111</sup> » ; ou bien celui de la duchesse d'Aiguillon : « *Elle est comme ces statues faites pour le cintre et qui paraissent monstrueuses étant dans le parvis*<sup>112</sup>. »

Mais de tout ces portraits celui que Madame Du Deffand fait d'Emilie Du Châtelet après sa mort est sans aucun doute l'un des meilleurs exemples de son "travail" de portraitiste. En effet, comme nous l'avons déjà dit, si Madame Du Deffand écrit des portraits c'est surtout sur la demande de ses ami(e)s ou bien pour elle-même. Dans ce portrait de Madame Du Châtelet, nous voyons toute la jalousie, l'amertume qu'elle nourrit envers Emilie. En effet, l'intrusion féminine dans les territoires privilégiés des hommes exaspérait le sentiment d'infériorité de Madame Du Deffand ; c'est pourquoi sa jalousie envers Emilie du Châtelet égarait quelque peu ses jugements.

---

<sup>111</sup> Paul BARRONWATSON, *Some women of France*, Books for libraries Press, New York, 1969.

<sup>112</sup> Mona OZOUF, *Les Mots des Femmes, essai sur la singularité française*. Paris, Gallimard, 2001.

*« Représentez-vous une femme grande et sèche, sans cul, sans hanches, la poitrine étroite, deux petits tétons arrivant de fort loin, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très-petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits yeux vert-de-mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clairsemées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Emilie, figure dont elle est si contente qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisure, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion ; mais, comme elle veut être belle en dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se passer de bas, de chemises, de mouchoirs et autres bagatelles.*

*« Née sans talents, sans mémoire, sans goût, sans imagination, elle s'est faite géomètre pour paraître au-dessus des autres femmes, ne doutant point que la singularité ne donne la supériorité. Le trop d'ardeur pour la représentation lui a cependant un peu nui.*

*Certain ouvrage donné au public sous son nom, et revendiqué par un cuistre, a semé quelques soupçons ; on est venu à dire qu'elle étudiait la géométrie pour parvenir à entendre son livre. Sa science est un problème difficile à résoudre. Elle n'en parle que comme Sganarelle parlait latin, devant ceux qui ne le savaient pas. Belle, magnifique, savante, il ne lui manquait plus que d'être princesse ; elle l'est devenue, non par la grâce de Dieu, non par la grâce du roi, mais par la sienne. Ce ridicule a passé comme les autres. On la regarde comme une princesse de théâtre, et l'on a presque oublié qu'elle est femme de condition. On dirait que l'existence de la divine Emilie n'est qu'un prestige : elle a tant travaillé à paraître ce qu'elle n'était pas qu'on ne sait ce qu'elle est en effet. Ses défauts mêmes ne lui sont peut-être pas*

*naturels, ils pourraient tenir à ses prétentions ; son impolitesse et son in considération, à l'état de princesse ; sa sécheresse et ses distractions, à celui de savante ; son rire glapissant, ses grimaces et ses contorsions, à celui de jolie femme. Tant de prétentions satisfaites n'auraient cependant pas suffi pour la rendre aussi fameuse qu'elle voulait l'être : il faut, pour être célèbre, être célébrée ; c'est à quoi elle est parvenue en devenant maîtresse déclarée de M. de Voltaire. C'est lui qui la rend l'objet de l'attention du public et le sujet des conversations particulières ; c'est à lui qu'elle devra de vivre dans des siècles à venir, et en attendant elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent<sup>113</sup>. »*

Or, si l'on considère la plupart des témoignages contemporains et des peintures conservées, nous constatons qu'ils contredisent les critiques de Madame Du Deffand à l'égard d'Emilie Du Châtelet (**Annexe 6, portrait d'Emilie Du Châtelet**).

En fait, les portraits de Madame du Deffand sont tous tendus vers une définition péremptoire de l'être.

En effet, comme le souligne très justement Madame de Staal dans une de ses lettres où elle parle de Madame Du Deffand : « *Nous avons à Sceaux, dit madame de Staal, alors encore mademoiselle de Launay, madame la marquise Du Deffand. Personne n'a plus d'esprit, et ne l'a plus naturel. Le feu pétillant qui l'anime pénètre au fond de chaque objet, le fait sortir de lui-même, et donne du relief aux simples linéaments. Elle possède au suprême degré le talent de peindre les caractères, et ses portraits, plus vivants que les originaux, les font mieux connaître que les plus intimes*

---

<sup>113</sup> Portrait d'Emilie Du Châtelet dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

*commerces avec eux. Elle me donna une idée toute nouvelle de ce genre d'écriture [...].<sup>114</sup>»*

En conclusion nous pouvons dire que Madame Du Deffand nous laisse, aux travers de ces différents exemples, des portraits de ses contemporains dont elle s'est appliquée de nous donner la plus juste description. Nous avons vu ici de quelle façon les mots utilisés par Madame Du Deffand font le choix d'un vocabulaire précis. Dans ces portraits, il est impossible de ne pas remarquer la jalousie qui anime la plume de notre « auteur ». Et comme le souligne Madame de Staal, Madame Du Deffand sait manier les mots pour nous faire ressortir aussi bien le caractère physique que psychologique des hommes et des femmes qu'elle côtoie.

### **B/ Madame Du Deffand est ses portraits élogieux**

Madame Du Deffand ne publia jamais de livres. Mais, d'une certaine manière, les portraits qu'elle fait de ses contemporains, amis ou ennemis, peuvent être considérés comme un exercice d'écriture qui la distingue et qui lui donne, à mon avis, un statut d'auteur à part entière. Ainsi, elle qui aime par-dessus toute chose le naturel et qui en trouve si peu chez les beaux esprits de sa société écrit un jour à Horace Walpole : *« vous autres Anglais, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode... vous auriez tout l'esprit que vous avez, alors même que personne n'en aurait eu avant vous. Ah ! Nous ne sommes pas comme cela ! Nous avons des livres sur l'art de penser, d'écrire, de comparer, de juger !... Nous sommes des enfants de l'art. Quelqu'un de parfaitement naturel chez nous devrait être montré à la foire, ce serait*

---

<sup>114</sup> Du DEFFAND Marie de Vichy de Chamrond, marquise du, *Correspondance*, Paris, éd. M. de Lescure, Plon, 1865, vol 1.

*un phénomène. Mais il n'en paraîtra jamais*<sup>115</sup>!... ». Cette citation résume à elle seule la façon de penser de Madame Du Deffand et explique pourquoi les portraits qu'elle fait de ses contemporains sont si vraisemblables.

Et si nous pouvons citer ici un auteur moderne, Erik Orsenna (écrivain du 20<sup>ème</sup> siècle), voilà ce qu'il écrit dans son livre: *La grammaire est une chanson douce*, à propos du statut d'auteur : il dit que c'est « *quelqu'un qui construit des phrases, [...] seulement pour aller explorer la vérité*<sup>116</sup> ». Par cette citation, ce que je veux montrer ici c'est que lorsque Madame Du Deffand fait des portraits, elle sait trouver les mots.

Dans cette partie, nous verrons donc les portraits qu'elle fait de cinq de ses amis : D'Alembert, Horace Walpole, le président Hénault, Madame de Mirepoix et Madame de Choiseul.

Mes choix pour les trois personnages masculins se sont portés sur les trois hommes qui vont fortement marquer la vie de Madame Du Deffand. En effet, tout en étant leurs confidents, Madame Du Deffand aura pour eux plus que de simples sentiments d'amitiés. Pour les personnages féminins, après avoir vu le portrait satirique que Madame Du Deffand avait fait de Madame Du Châtelet, j'ai trouvé intéressant d'étudier les portraits élogieux de deux de ses amies.

### **a. Portrait de D'Alembert**

Parmi tous les gens de lettres qui fréquentent le salon de Madame Du Deffand, D'Alembert est sans aucun doute celui qu'elle préfère et qu'elle protège.

---

<sup>115</sup> Cité par Du DEFFAND Marie de Vichy de Chamrond, marquise du, *Correspondance complète avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy et M. Craufurt*, Paris, éd. M. de Lescure, Plon, 1865, vol 1.

<sup>116</sup> Cité dans Erik ORSENNA, *La Grammaire est une chanson douce*, p. 146, Paris, Stock, 2001.

Bien avant que la marquise rencontre Horace Walpole, D'Alembert fait partie de son cercle très privé. C'est à Sceaux que Madame Du Deffand fait la connaissance de D'Alembert. Cet homme, que tout oppose à Madame Du Deffand par la différence de situation sociale, de formation intellectuelle, de goûts, de conception de la vie, va en quelque sorte "envoûter" Madame Du Deffand. C'est en 1754 que Madame Du Deffand fait le portrait de D'Alembert dont elle se montre capable d'appréhender la personnalité dans toute sa complexité : *« D'Alembert est né sans parents, sans appui, sans fortune ; il n'a eu que l'éducation commune qu'on donne à tous les enfants ; personne ne s'occupe dans sa jeunesse à cultiver son esprit, ni à former son caractère. La première chose qu'il apprend en commençant à penser, est qu'il ne tient à rien. Il se console de cet abandon par l'indépendance qui en est la suite ; mais à mesure que ses lumières augmentent, il connaît les inconvénients de sa situation : il cherche en lui-même des ressources contre son malheurs. Il se dit qu'il est l'enfant de la nature, qu'il ne doit consulter qu'elle et n'obéir qu'à elle ; que son rang, ses titres dans l'univers sont d'être un homme ; que rien n'est au-dessus ni au-dessous de lui ; qu'il n'y a que la vertu et le vice, les talents et la sottise, qui méritent le respect ou le mépris ; que la liberté est la vrai fortune du sage ; qu'on est toujours maître de l'acquérir et d'en jouir, en évitant les passions et toutes les occasions qui peuvent les faire naître.*

*[...] Il se forme le goût par la lecture des Anciens, et il se trouve bientôt en état de les imiter. Enfin son génie se développe et c'est en qualité de prodige qu'il paraît dans le monde. La simplicité de ses manières, la pureté de ses mœurs, l'air de jeunesse, la franchise de son caractère, joints à tous ses talents, étonnent d'abord*

*ceux qui le virent ; mais il n'est pas également bien jugé par tout le monde : plusieurs n'aperçoivent en lui qu'un jeune homme sans usage du monde. Sa simplicité et sa franchise leur paraissent une ingénuité grossière. Le seul mérite qu'ils trouvent est le talent singulier qu'il a de contrefaire tout ce qu'il voit ; ils s'en amusent, mais ils ne le jugent pas digne d'une plus grande considération.*

*Un pareil début dans le monde est bien capable de l'en dégoûter, aussi prit-il promptement le parti de la retraite ; il se livre plus que jamais à l'étude et à la philosophie. C'est alors qu'il donne son essai sur les gens de lettres, les grands et les mécènes. Cet ouvrage n'a pas eu le succès qu'il en doit attendre ; les grands seigneurs croient que c'est leur enlever leurs titres, que de conseiller de ne point rechercher leur protection. Les gens de lettres ne trouvent pas bon qu'on donne des conseils si contraires à leurs vues intéressées ; et les protecteurs et les protégés deviennent également ses ennemis. On ne parle plus de lui comme d'un homme plein d'orgueil. Tout ce qu'il dit en faveur de la liberté paraît favoriser la licence. On interprète aussi mal son amour pour la vérité ; mais son désintéressement, le mépris qu'il a pour de telles critiques, le silence qu'il observe, la sagesse de sa conduite, enfin le vrai triomphe tôt ou tard de l'envie, ont forcé ses ennemis à lui rendre justice, ou du moins à se taire ; ils n'osent plus s'élever contre la voix publique.*

*D'Alembert jouit de la réputation due aux talents les plus éminents et à la pratique constante et exacte des plus grandes vertus. Le désintéressement, la vérité forment son caractère ; généreux, compatissant, il a toutes les qualités essentielles, mais il n'a pas toutes celles de la société ; il manque d'une certaine douceur et aménité qui en fait l'agrément ; son cœur ne paraît pas fort tendre, et l'on est porté à*

*croire qu'il y a plus de vertu en lui que de sentiment. On n'a point le plaisir d'éprouver avec lui qu'on lui est nécessaire, il n'exige rien de ses amis ; il aime mieux rendre des soins que d'en recevoir d'eux. La reconnaissance ressemble trop aux devoirs, elle gênerait sa liberté. Toute gêne, toute contrainte, de quelque espèce qu'elle puisse être, lui est insupportable, et on l'a parfaitement défini en disant qu'il est esclave de la liberté<sup>117</sup>. »*

Qu'ajouter de plus, sinon dire que Madame Du Deffand a su trouver les mots justes pour décrire cet homme et, d'une certaine façon, nous retrouvons dans ce portrait quelques traits de la personnalité de notre Marquise notamment en ce qui concerne l'éducation.

### **b. Portrait d'Horace Walpole**

C'est en 1765 que Madame du Deffand fait la connaissance d'Horace Walpole (**voir Annexe 5, portrait d'Horace Walpole**) et se risque à faire un portrait de son ami en essayant d'être la plus précise possible :

*« Non, non, je ne peux pas faire votre portrait, personne ne vous connaît moins que moi ; vous me paraissez tantôt tel que je veux que vous soyez, tel que je crains que vous ne soyez, et peut être jamais tel que vous êtes. Je sais bien que vous avez beaucoup d'esprit ; vous en avez de tous les genres, de toutes les sortes, tout le monde sait cela aussi bien que moi, et vous devez le savoir aussi bien que personne.*

*C'est votre caractère qu'il faudrait peindre, et voilà pourquoi je ne peux pas être bon juge ; il faudrait de l'indifférence, ou du moins de l'impartialité ; cependant,*

---

<sup>117</sup> Portrait de Monsieur D'Alembert par Madame du Deffand, dans Marie Du DEFFAND, Mme du, *Lettres de Madame du Deffand 1742-1780*, Mercure de France, 2002.

*je ne peux vous dire que vous êtes un fort honnête homme, que vous avez des principes, que vous êtes courageux, que vous vous piquez de fermeté, que lorsque vous prenez un parti, bon ou mauvais, rien de vous le fait changer, ce qui fait que votre fermeté ressemble à l'opiniâtreté. Votre cœur est bon, et votre amitié solide, mais elle n'est ni tendre ni facile ; la peur d'être faible vous rend dur, vous êtes en garde contre toute sensibilité ; vous ne pouvez pas refuser à rendre à vos amis des faveurs essentielles, vous leur sacrifiez vos propres intérêts, mais vous leur refusez les plus petites complaisances ; bon et humain pour tout ce qui vous environne, pour tout ce qui vous est indifférent, vous vous mettez peu en peine de plaire à vos amis en les satisfaisant sur des bagatelles.*

*Votre humeur est très agréable, quoiqu'elle ne soit pas fort égale. Toutes vos manières sont nobles, aisées et naturelles ; la connaissance que vous avez du monde et votre expérience vous ont donné un grand mépris pour tous les hommes, et vous ont appris à vivre avec eux ; vous savez que toutes leurs démonstrations ne sont que faussetés, vous leur donnez en échange des égards et de la politesse en tout ; ceux qui ne se soucient point d'être aimés sont contents de vous.*

*Je ne sais pas si vous avez beaucoup de sentiments ; si vous en avez, vous les combattez ; ils vous paraissent une faiblesse, vous ne vous permettez que ceux qui ont l'air de la vertu, vous êtes philosophe ; vous n'avez point de vanité, quoique vous ayez beaucoup d'amour-propre ; mais votre amour-propre ne vous aveugle point, il vous exagère vos défauts plutôt que de vous les cacher ; vous ne faites cas de vous que parce que, pour ainsi dire, vous y êtes forcé, quand vous vous comparez aux autres hommes. Vous avez du discernement, le tact très fin, le goût très juste, le ton*

*excellent, vous auriez été de la meilleur compagnie du monde dans les siècles passés ; vous l'êtes dans celui-ci, et vous le seriez dans ceux à venir. Votre caractère tient beaucoup de votre nation, mais pour vos manières, elles conviennent à tous pays également.*

*Vous avez une faiblesse qui n'est pas pardonnable, vous y sacrifiez vos sentiments, vous y soumettez votre conduite, c'est la crainte du ridicule ; elle vous rend dépendant de l'opinion des sots, et vos amis ne sont point à l'abri des impressions que les sots veulent vous donner contre eux. [...] Vos sentiments sont nobles et généreux, vous faites le bien pour le plaisir de le faire, sans ostentation, sans prétendre à la reconnaissance ; enfin votre âme est belle et bonne<sup>118</sup>. »*

Ici, comme nous venons de le voir pour le portrait de D'Alembert, nous constatons qu'il n'est pas facile pour Madame du Deffand de faire le portrait d'un homme pour lequel elle nourrit bien plus que de simples sentiments d'amitiés. Dans le portrait d'Horace Walpole, nous constatons que même si Madame Du Deffand lui fait des reproches, elle les atténue à chaque fois par de nombreux compliments.

### **c. Portrait du Président Hénault**

Le troisième personnage sur lequel il est intéressant de s'arrêter est le président Hénault<sup>119</sup> (**Annexe 7, portrait du président Hénault**) que Madame Du Deffand rencontre probablement à Sceaux. Le président et Madame Du Deffand sont intimement liés (en 1731, ils entament une liaison qui va durer dix ans) et voilà le portrait que Marie fait de lui au début de leur liaison : « *toutes les qualités de*

---

<sup>118</sup> Portrait d'Horace Walpole par Madame du Deffand, 30 novembre 1766 dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, Londres, 1810.

<sup>119</sup> Charles-Jean-François Hénault est né à Paris en 1685 et meurt à Paris en 1770.

*Monsieur le président Hénault et même tous ses défauts sont à l'avantage de la société ; sa vanité lui donne un extrême désir de plaire, sa facilité lui concilie tous les différents caractères, et sa faiblesse semble n'ôter à ses vertus que ce qu'elles ont de rude et de sauvage dans les autres. Ses sentiments sont fins et délicats, mais son esprit vient à leur secours pour les expliquer et les démêler et, comme rarement le cœur a besoin d'interprète, on serait tenté quelquefois de croire qu'il ne fait que penser ce qu'il imagine sentir ; il paraît démentir Monsieur de la Rochefoucauld et lui ferait peut-être dire aujourd'hui que le cœur est souvent la dupe de l'esprit.*

*Tout concourt à le rendre l'homme du monde le plus aimable, il plaît aux uns par ses bonnes qualités, et à beaucoup d'autres par ses défauts.*

*Il est impétueux dans toutes ses actions, dans ses disputes, dans ses approbations ; il paraît vivement affecté des objets qu'il voit et des sujets qu'il traite, mais il passe si subitement de la plus grande véhémence à la plus grande indifférence, qu'il est aisé de démêler que si son âme s'émeut aisément, elle est bien rarement affectée. Cette impétuosité, qui serait un défaut en tout autre, est presque une bonne qualité en lui, elle donne à toutes ses actions un air de sentiment et de passion qui plaît infiniment au commun du monde. Chacun croit lui inspirer un intérêt fort vif, et il a acquis autant d'amis par cette qualité que par celles qui sont vraiment aimables et estimables en lui ; on peut lui reprocher d'être trop sensible à cette sorte de succès, on voudrait que son empressement pour plaire fût moins général et plus soumis à son discernement.*

*Il est exempt des passions qui troublent le plus la paix de l'âme ; l'ambition, l'intérêt, l'envie lui sont inconnus ; ce sont des passions plus douces qui l'agitent, son*

*humeur est naturellement gaie et égale, et, si elle souffre quelque altération, c'est par des causes étrangères, mais dont le principe n'est point en lui [...].*

*Il ne manque aucun talent, il traite également bien toute sorte de sujets, le sérieux, l'agréable, tout est de son ressort. Enfin, Monsieur le président Hénault est un des hommes du monde qui réunit le plus de différentes parties et dont l'agrément et l'esprit sont le plus généralement reconnus<sup>120</sup>. »*

Au travers de ces trois portraits masculins, nous ne pouvons que noter la justesse avec laquelle Madame Du Deffand peint D'Alembert, Walpole et le président Hénault. Il semble aussi évident que Madame du Deffand, tout en voulant peindre un portrait le plus vraisemblable possible, laisse aussi parler son cœur.

Madame Du Deffand n'avait pas beaucoup d'amie femme d'une part à cause de son statut de salonnière et d'autre part à cause de son caractère. Toutefois, cela ne l'empêchera pas de compter quelques femmes proches dans son entourage comme Madame de Mirepoix ou bien Madame de Choiseul qui sont ici de parfaits exemples.

#### **d. Portrait de Madame de Mirepoix**

Née Craon, sœur du prince de Beauvau, Madame De Mirepoix se retrouve veuve du prince de Lixin tué par Monsieur de Richelieu « *qui se crut offensé de quelque propos que lui avoit tenus M. le prince de Lixin, sur son mariage avec mademoiselle de*

---

<sup>120</sup> Portrait du président Hénault par Mme du Deffand, dans Marie Du DEFFAND, Mme du, *Lettres de Madame du Deffand 1742-1780*, Mercure de France, 2002.

*Guise*<sup>121</sup> ». Madame de Mirepoix est une femme qui apparaît légèrement distraite et absente. Elle a de la chaleur sans enthousiasme, du calme, de la bienveillance sans fadeur et pourtant elle inspire des sentiments tenaces. Montesquieu a pour cette femme une véritable vénération et Louis XV lui témoigne de l'affection et de l'amitié.

Aussi, après avoir vu un exemple de portrait pas très flatteur à l'égard d'Emilie Du Châtelet, il est intéressant de voir ici comment Madame Du Deffand trace le portrait d'une de ses amies.

*« Madame de Mirepoix est si modeste, son amour-propre se fait si peu sentir, elle est si peu occupée d'elle-même, qu'il est difficile de faire son portrait. La vanité est ce qui décèle le plus promptement le caractère ; les hommes en voulant se parer des qualités qu'ils n'ont pas, découvrent presque toujours les défauts qu'ils ont, et que sans cela on ne démêlerait peut-être jamais. Cette ressource manque à Madame de Mirepoix, jamais elle ne parle d'elle, jamais elle ne décide, rarement elle dispute, il suffit de la voir pour la trouver intéressante et aimable, mais il fait vivre avec elle, pour savoir tout ce qu'elle vaut ; il n'y a que les occasions qui font connaître combien elle a d'esprit, de jugement, et de goût ; une simplicité noble, qui fait le fond de son caractère, bannit en elle toute ostentation et toute prétention, et la tient quelque temps cachée.*

*Elle est timide, mais sans avoir l'air embarrassée, sans jamais perdre la présence d'esprit, ni ce qu'on appelle l'à-propos. Sa figure est charmante, son teint est éblouissant, ses traits sans être parfaits, sont si bien assortis que personne n'a*

---

<sup>121</sup> Charles-Jean- François HENAULT, *Mémoire du Président Hénault*, Paris, Dentu, 1855.

*l'air plus jeune et n'est plus jolie. Le désir qu'elle a de plaire ressemble plus à la politesse qu'à la coquetterie, aussi les femmes la voient sans jalousie, et les hommes n'osent en devenir amoureux : son maintien est si sage, il y a quelque chose de si paisible et de si réglé dans toute sa personne, qu'elle imprime une sorte de respect et interdit toute espérance, bien plus qu'elle ne pourrait faire par un air sévère et imposant.*

*Sa conversation est aisée et naturelle, elle ne cherche point à briller, elle laisse prendre aux autres tout l'avantage qu'ils veulent sans empressement, sans dédain, sans véhémence, sans froideur ; sa contenance, ses expressions se ressentent de la justesse de son esprit et de la noblesse de ses sentiments<sup>122</sup>. »*

Nous voyons donc ici que Madame de Mirepoix est une femme discrète, qui a beaucoup d'esprit. Madame Du Deffand souligne le fait que son amie connaît les règles de bienséance. Et à cela nous pouvons ajouter qu'en ce qui concerne la description physique, Madame Du Deffand sait complimenter son amie. Donc après ce portrait, voyons celui d'une autre femme qui tient une place importante dans la vie de notre marquise.

#### **e. Portrait de Madame la duchesse de Choiseul**

En Novembre 1766, Madame Du Deffand fait le portrait de la duchesse de Choiseul, une autre de ses amies. La duchesse occupe dans la vie de la Marquise une place très

---

<sup>122</sup> Portrait de Madame de Mirepoix par Madame Du Deffand, dans Marie Du DEFFAND, Mme du, *Lettres de Madame du Deffand 1742-1780*, Mercure de France, 2002.

importante et leur amitié va durer jusqu'à la mort de la duchesse<sup>123</sup>. Comme nous allons le voir c'est sur la demande de la duchesse que Madame Du Deffand rédige son portrait et ce n'est pas sans difficulté qu'elle s'exécute à ce travail.

*« Vous me demandez votre portrait, vous n'en connaissez pas la difficulté ; tout le monde le prendra pour le portrait d'un être imaginaire, les hommes ne sont point accoutumés à croire aux mérites qu'ils n'ont pas, mais il faut vous obéir ; le voici.*

*Il n'y a pas un habitant du ciel qui vous ait surpassée en vertus, mais ils vous ont surpassée par leurs intentions, et leurs motifs.*

*Vous êtes aussi pure, aussi juste, aussi charitable, aussi humble qu'ils ont pu l'être ; si vous devenez aussi bonne chrétienne, vous deviendrez tout de suite une aussi grande sainte ; en attendant, contentez-vous d'être ici bas l'exemple et le modèle des femmes.*

*Vous avez infiniment d'esprit, surtout de la pénétration, de la profondeur, et de la justesse ; vous observerez tous les mouvements de votre âme.*

*Vous voulez en connaître tous les replis ; cette idée n'apporte aucune contrainte à vos manières, et ne vous rend que plus facile, et plus indulgente pour les autres.*

*La nature vous a fait naître avec tant de chaleur et de passion, qu'on en juge que si elle ne vous avoit pas aussi donné infiniment de raison, et que vous l'eussiez pas fortifiée par de continuelles, et solides réflexions, vous auriez eu bien de la peine à devenir aussi parfaite, et c'est peut être ce qui fait qu'on vous pardonne de l'être ;*

---

<sup>123</sup> L'époux de la duchesse de Choiseul est le premier ministre en France en 1756. Madame Du Deffand était par sa grand-mère, alliée à un degré éloigné avec le duc de Choiseul, c'est pourquoi elle les appelait « Grand-papa » et « Grand-maman ».

*l'habitude où vous êtes de réfléchir vous a rendue maîtresse de vous-même ; vous tenez pour ainsi dire tous les ressorts de votre âme dans vos mains, et sans rien perdre de l'agrément du naturel, vous résistez, et vous surmontez toutes les impressions qui pourraient nuire à la sagesse, et à l'égalité de votre conduite.*

*Vous avez de la force et du courage sans avoir l'air de faire jamais aucun effort. Vous êtes parvenue, suivant toute apparence, à être heureuse, ce n'est point votre élévation ni votre éclat qui fait votre bonheur, c'est la paix de la bonne conscience, c'est de n'avoir point à vous reprocher d'avoir offensé, ni désobligé personne ; vous recueillez le fruit de vos bonnes qualités par l'approbation, et l'estime générale ; vous avez désarmé l'envie, personne n'oserait dire, et même penser qu'il mérite autant que vous la réputation, et la fortune dont vous jouissez.*

*Il n'est pas besoin de parler de la bonté de votre cœur, on doit conclure par tout ce qui précède combien il est rempli de sentiments.*

*Tant de vertus, et tant d'excellentes qualités inspirent du respect et de l'admiration ; mais ce n'est pas ce que vous voulez, votre modestie qui est extrême, vous fait désirer de n'être jamais distinguée, et vous faites tout ce qui dépend de vous pour que chacun se croie votre égal.*

*Comment se peut-il qu'avec tant de vertus et de charmantes qualités, vous n'excitez pas un empressement général ? c'est ce qu'on se voit arrêté par une sorte de crainte et d'embarras ; vous êtes, pour ainsi dire, la pierre de touche qui fait connaître aux autres leur juste valeur, par la différence qu'ils ne peuvent s'empêcher de trouver qu'il a de vous, à eux.<sup>124</sup> »*

---

<sup>124</sup> Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, Londres, 1810.

Les compliments et les qualités de la duchesse du Choiseul mises en avant par Madame Du Deffand montrent à quel point cette dernière l'admirait.

Nous pouvons donc dire qu'au travers de ces cinq portraits, Madame du Deffand nous donne le parfait exemple d'une femme qui excelle dans ce genre littéraire. Elle est notamment reconnue par ses pairs car, lorsqu'il s'agit de peindre la personnalité de quelqu'un, elle réussit cet exercice avec brio.

En effet, à cela il faut souligner la remarque d'Horace Walpole qui tenait les portraits laissés par Madame Du Deffand pour de purs chefs-d'œuvre : « *ils sont écrits avec toute la grâce, toute la facilité et toute l'élégance du meilleur temps de Louis XIV ; ils font preuve d'une profonde pénétration et dénotent une grande solidité de jugement.*<sup>125</sup> »

Nous pouvons également ajouter que le préfacier à l'édition anglaise des Lettres de la marquise Du Deffand, publié à Londres en 1810, caractérise parfaitement ce loisir que les meilleurs esprits de la cour et de la société parisienne avaient élevé dans la première moitié du 18<sup>ième</sup> siècle au rang de véritable genre littéraire : « *ces portraits descriptifs étaient l'occupation favorite des beaux esprits des deux sexes durant la jeunesse de Madame Du Deffand ; c'était une espèce de composition propre au genre d'esprit et aux habitudes de ceux qui s'y livraient ; c'était une manière ingénieuse de faire un compliment, de jeter un vernis sur de grands vices et d'attaquer en termes honnêtes, mais expressifs, de petits défauts. L'air de franchise et de vérité qu'on*

---

<sup>125</sup> Cité dans Marie Du DEFFAND, Mme du, *Lettres de Madame du Deffand 1742-1780*, Mercure de France, 2002.

*affectait était nécessaire pour faire paraître plus agréables les louanges prodiguées aux qualités qui accompagnaient les défauts. En un mot, c'étaient les éloges académiques de ceux qui n'étaient d'aucune académie.<sup>126</sup> »*

Nous voyons bien ici que l'écriture de portraits était un exercice qui servait de critique ou d'éloge d'une personne. Et encore une fois, Madame Du Deffand était connue pour son époque, et bien plus tard aussi, comme « un maître en la matière ».

---

<sup>126</sup> Cité dans Madame Du DEFFAND, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, 4 Vol, éd. Juigné, Londres, 1810.

## CONCLUSION

La correspondance que Madame Du Deffand échange avec Voltaire et Horace Walpole et les portraits qu'elle nous a laissés de ses contemporains nous ont permis de mieux appréhender, tout au long de ce mémoire, cette femme du 18<sup>ième</sup> siècle. Comme nous l'avons vu, Madame Du Deffand était une des salonniers les plus reconnues de son époque. Mais ce statut ne lui suffisait pas, il lui manquait - et elle le dira elle-même - quelque chose<sup>127</sup>.

Après la mort de Voltaire, la Marquise flirte plus que jamais avec la Renommée. Durant l'été 1778 on la trouve occupée à relire sa correspondance avec le philosophe et voilà ce qu'elle écrit : « *je ne doute pas qu'on ne fasse un recueil de toutes ses lettres. [...] J'en trouve plusieurs qui me font plaisir et même quelques-unes des miennes... Cette lecture m'amuse beaucoup ; elle console mon amour-propre des humiliations qu'il éprouve. J'ai relu ces jours-ci le recueil de ma correspondance avec Voltaire ; toute personnalité et toute vanité mise à part, j'en ai été très contente. Elle pourrait soutenir l'impression*<sup>128</sup>. »

Pourtant l'année suivante, lorsqu'on met en chantier la grande édition des œuvres de Voltaire, Madame Du Deffand note : « *le recueil de ses lettres sera de vingt-deux volumes. [...]* » Et ajoute : « *Je ne veux point donner celles que j'ai de lui, je ne veux donner aucune occasion de parler de moi*<sup>129</sup> ». On peut penser que sa réaction vient de l'enseignement qu'elle a reçu, au couvent et dans les salons qui ont fini par

---

<sup>127</sup> Cité dans Inès MURAT, *Madame Du Deffand*, Paris, Perrin, 2003.

<sup>128</sup> Cité dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Madame Du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

<sup>129</sup> Cité dans Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Madame Du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

oblitérer en elle toute velléité de révolte et plus important encore, lui interdisait même des ambitions littéraires.

Lorsque nous lisons les lettres de Madame Du Deffand, nous sentons la persistance d'un malaise : comment s'évaluer ? A quoi elle s'empresse de répondre le plus négativement possible dans un mépris ostensible d'elle-même, le regret d'une éducation bâclée, la conscience d'une culture superficielle. Madame Du Deffand s'étonne de son énergie. Elle peut dicter des pages, sans thème précis ; c'est justement l'un de ses débats avec Voltaire et Walpole, ils veulent écrire pour dire quelque chose, elle non. Elle écrit pour le plaisir ou, pourrait-on dire, pour échapper à l'ennui. Un plaisir vagabond, « une vieille débauchée d'esprit » disait d'elle Walpole. Et c'est cette liberté mentale, cette large part laissée à l'impromptu, ce vagabondage inspiré, la soudaineté de ses ruptures, le ton sans réplique de ses formules, qui font le charme de ses textes. Madame Du Deffand termine ainsi une de ses lettres à Walpole : « *Adieu, mon bon ami ; adieu, mon tuteur, venez le plus tôt que vous pourrez. Je crois que ce qui fait ma mauvaise santé, c'est que mon âme a trop de mouvement pour l'étui qui la referme.* <sup>130</sup> »

Finalement, si nous reprenons la définition que donne Bernard Brey dans *Epistoliers de l'âge classique* : « *un épistolier se définit tout d'abord par la situation incitative où il se trouve vis-à-vis de ses correspondants, par l'obligation où il est de communiquer par lettres, ou par le plaisir qu'il y prend ou qu'il sait donner aux destinataires de ses lettres, ou enfin par le soin particulier qu'il apporte à leur*

---

<sup>130</sup> Lettre du 8 mars 1767, cité dans Madame Du Deffand, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, Vol IV, éd. Juigné, Londres, 1810.

*rédaction*<sup>131</sup> ». Et comme nous l'avons vu tout au long de ce mémoire, Madame Du Deffand répond parfaitement à cette définition.

Ainsi à la question : qu'est-ce qui d'un épistolier fait un auteur ? Nous pourrions répondre que c'est la satisfaction - ou mieux encore l'admiration du destinataire qu'il aura signifiée à l'épistolier puis communiquée à un cercle d'amis connaisseurs - qui attirera l'attention d'un éditeur de recueil ou d'un libraire-imprimeur. Par conséquent, c'est l'attestation de la qualité littéraire qui fait l'œuvre, et c'est le goût du public qui fait l'écrivain-épistolier. Dans le cas de Madame Du Deffand, nous ne pouvons pas nier l'importance de Voltaire et d'Horace Walpole comme correspondants privilégiés de la marquise. C'est un échange réciproque où chacun trouve son compte. Si les lettres de la marquise Du Deffand, ainsi que ses portraits, ont été regroupés et publiés c'est parce qu'ils nous ont permis de mieux nous éclairer sur cette femme et son époque mais surtout sur les hommes avec lesquels elle partageait une forte amitié et bien sûr, une abondante correspondance. Reconnaître à Madame Du Deffand le statut d'épistolière, c'est lui reconnaître, dans une certaine mesure, le statut d'auteur car même si ses lettres se sont trouvées à la fois dans un espace privé et public, la correspondance était, pour un membre de l'aristocratie, une façon acceptable et reconnue de s'exprimer. De plus, nous pouvons ajouter que l'esthétique du décousu, du caprice, du naturel que revendique Madame Du Deffand dans ses lettres représente, pour le commerce épistolaire, un véhicule privilégié.

---

<sup>131</sup> Cité dans Bernard BREY, *Epistoliers de l'âge classique*, études littéraire françaises, Allemagne, 2007.

# Bibliography

## **I/ SOURCES**

Sources consultables sur le site de Gallica : [www.gallica.bnf.fr](http://www.gallica.bnf.fr)

### **Sources imprimées :**

#### **1/ Madame du Deffand :**

Marie Du DEFFAND, Mme du, *Lettres de Madame du Deffand 1742-1780*, Mercure de France, 2002.

Marie Du DEFFAND, Marie de Vichy de Chamrond, marquise du, *Correspondance complète avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy et M. Craufurt*, Paris, éd. M. de Lescure, Plon, 1865, vol 1.

Madame Du DEFFAND, *Letters of the Marquise Du Deffand to the Hon. Horace Walpole*, 4 Vol, éd. Juigné, Londres, 1810.

Marie Du DEFFAND, *Correspondance de Mme du Deffand avec Voltaire*, éd. Isabelle et Jean-Louis VISSIERE, Paris, Des femmes, 1987.

#### **2/ Elie-Catherine Fréron :**

Elie-Catherine FRERON, *Lettre sur quelques écrits de ce temps*, Duchesne, Genève et Paris, 1752.

#### **3/ Charles-Jean-François Hénault :**

Charles-Jean-François HENAULT, *Mémoires du président Hénault*, Paris, Dentu, 1855. Numérisé le 17 juillet 2007.

#### **4/ Michel Montaigne :**

Michel MONTAIGNE, *Essais*, Nouvelle édition conforme au texte de l'exemplaire de Bordeaux, Librairie Garnier Frères, Paris, 1948.

## II/ BIBLIOGRAPHIE

### A/ Ouvrages sur le XVIII<sup>e</sup> siècle :

#### 1/ Lumières :

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *L'Europe des Lumières*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », n°3715, 2004.

Hans BOTS, Françoise WAQUET, *La République des lettres*, Paris, Belin, 1997.

Laurent BOUQUIN (dir.), *Dictionnaire historique de la France moderne*, Paris, Belin, 2005.

Jean De VIGUERIE, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières 1715-1789*, Paris, Robert Laffont, 1995.

Vincenzo FERRONE, Daniel ROCHE (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999.

Jonathan MALLINSON and alii, *The Eighteenth century now: boundaries and perspectives*, Studies on Voltaire and the eighteenth century, Oxford, Voltaire foundation, 2005.

M. VOVELLE, G. LEMARCHAND, M. GILLI, M. CUBELLS (dir.), *Le siècle des Lumières, l'Apogée/ 1750-1789*, Paris, PUF, 1997.

#### 2/ Sociétés :

CHAUSSINAND-NOGARET, *La noblesse au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, Complexe, 2000.

Pierre DEYON, *L'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 2000.

Arnaud DE MAUREPAS, Florent BRAYARD, *Les français vus par eux-mêmes, le XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1996.

Arlette FARGE, *Dire et mal dire, L'opinion publique au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil, 1992.

Marc FUMAROLI, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, De Fallois, 2001.

### **3/ Salons:**

Jacqueline HELLEGOUARC'H, *L'esprit de société ; cercles et « salons » parisiens au XVIIIe siècle*, Paris, Garnier, 2000.

Antoine LILTI, *Le monde des salons. La sociabilité mondaine à Paris dans la seconde moitié du XVIII siècle*, Paris, Fayard, 2005.

Georges MONGREDIEN, *La vie de société aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Librairie Hachette, 1950.

Daniel ROCHE, « République des lettres ou royaume des moeurs : la sociabilité vue d'ailleurs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1996, p.293-306.

### **4/ Les Lettres:**

Janet ALTMAN- GUKIN, *Epistolarity: Approches to a Form*, Columbus, Ohio UP, 1982.

H. BOTS et F. WAQUET, *La République des Lettres*, 1997.

Bernard BREY, *Epistoliers de l'âge classique*, études littéraire françaises, Allemagne, 2007.

Anne CHAMAYOU, *L'esprit de la lettre*, Paris, Presse Universitaire de France, 1999.

R. DUCHENE, « Réalité vécue et réussite littéraire : le statut particulier de la lettre », *RHLF*, mars-avril 1971, n°2.

Brigitte DIAZ, *L'épistolaire au féminin : correspondances de femmes, XVIIIe XXe siècles : Colloque de Cerisy la salle, 1<sup>er</sup>-5 octobre 2003*. PU de Caen, 2005.

Béatrice DIDIER, *L'écriture femme*, Paris, PUF, 1981.

Emile FAGUET, *Autour de Montaigne*, Paris, Honoré Champion, 1999.

Elizabeth GOLDSMITH (dir.), *Writing the female voice. Essays on Epistolary Literature*, Boston Northeastern UP, 1989.

Dena GOODMAN, *The Republic of Letters, a cultural history of the French Enlightenment*, New York et Londres, Ithaca, 1994.

Marie-Claire GRASSI, *L'Art de la lettre au temps de la Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, 1994.

Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, *L'Epistolaire*, Paris, 1995.

Lyn LL. IRVINE, *Ten letter-writers*, London, Hogarth Press, 1932.

Jean-Louis LEBRAVE et Almuth GRESILLON, *Ecrire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, genèses de textes littéraires et philosophiques*, Paris, CNRS, 2000.

Philippe LEJEUNE, « Le Livre I des Confessions », dans *le Pacte autobiographique*, Paris, 1975.

Jonathan MALLINSON and alii, *Françoise de Graffigny, femme de lettres*, Studies on Voltaire and the eighteenth century, Oxford, Voltaire foundation, 2004.

Christine PLANTÉ, *L'Epistolaire un genre féminin ?*, Paris : H. Champion, 1998.

Marie-France SILVER et Marie-Laure GIROU SWIDERSKI, *Femmes en toutes lettres, les épistolières du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.

Suzan VAN DIJK, « Les femmes se lisaient-elles ? Intérêt des renseignements fournis par la correspondance de Françoise de Graffigny », in Pierre-Yves Beaurepaire, Dominique Taurisson, *Les Ego documents à l'heure de l'électronique. Nouvelles approches des espaces et réseaux relationnels*, Université Paul-Valéry- Montpellier III, 2003, p.421-434.

## **B/ Ouvrages sur les femmes au XVIII<sup>e</sup> siècle :**

### **1/ Généralités:**

Gisela BOCK, "Women's history and gender history: aspects of an international debate", *Gender and History*, volume 1, n°1, Spring, p7-30.

Robert MAUZI, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1994.

Mona OZOUF, *Les Mots des Femmes, essai sur la singularité française*. Paris, Gallimard, 2001.

Michelle PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Flammarion, 2002.

Anthony STRUGNELL, *Littérature féminine, Rousseau, Voltaire, Théâtre*, Oxford, Voltaire foundation, 2006.

Françoise THEBAUD, *Ecrire l'histoire des femmes*, Lyon, ENS, 2001.

Jean de VIGUERIE, *Filles des Lumières, Femmes et sociétés d'esprit à Paris au XVIIIe siècle*, Jouve à Mayenne, Dominique Martin Morin, 2007.

## **2/ L'Education:**

Georges DUBY, Michelle PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident, XVI-XVIII siècles, Tome III*, 1991.

Paul HOFFMANN, *La femme dans la pensée des Lumières*, Genève, Slatkine Reprints, 1995.

MICHELET, *La Femme*, Paris, Hachette, 3<sup>ième</sup> Edition, 1860.

François POUILLAIN DE LA BARRE, *De l'éducation des dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et les mœurs. Entretiens*. Présenté par Bernard MAGNE, Université de Toulouse, Le Mirail, 1980.

Martine SONNET, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1987.

## **3/ Les salonnères:**

Camille AUBAUD, *Lire les Femmes de Lettres*, Paris, Dunod, 1993.

Paul BARRONWATSON, *Some women of France*, New York, Books for libraries Press, 1969.

Benedetta CRAVERI, *L'âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002.

Georges DUBY, Michelle PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident, XVI-XVIII siècles, Tome III*, 1991.

Louis GILLET, *Les grands salons littéraires (XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles), conférences du musée Carnavalet (1927)*, Paris, Payot, 1928.

Marie-Laure GIROU-SWIDERSKI, « Surprises et leçons d'un inventaire : la prose féminine non fictionnelle au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *dix-huitième siècle n°36, Femmes des Lumières*, Presse universitaires de France, 2004, p. 171-187.

Dominique GODINEAU, *Les femmes dans la société française- XVI<sup>e</sup> -XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin, 2003.

Evelyn Beatrice HALL, *The women of the salons and other French portraits*, New York, Longmans, green and Co, 1901.

Germaine DE STAËL, *De la Littérature*, Paris, Flammarion, 1991.

Verena VON DER HEYDEN-RYNSCH, *Salons européens, les beaux moments d'une culture féminine disparue*, Paris, Gallimard, 1993.

Michelle VOVELLE (dir.), *L'Homme des Lumières*, « La Femme » par Dominique GODINEAU, Saint- Amand, Du Seuil, 1996.

## **C/ Ouvrages spécialisés sur le sujet :**

### **Madame Du Deffand :**

Benedetta CRAVERI, *Madame Du Deffand et son Monde*, Paris, Le Seuil, 1999.

Huguette KRIEF, « Pensée sceptique et correspondance féminine : Marie Du Deffand et Isabelle de Charrière », in *dix-huitième siècle n°36, Femmes des Lumières*, Presse universitaires de France, 2004, p.237-245

Jean HAECHLER, *Le règne des femmes 1715-1793*, Paris, Grasset, 2001.

Inès MURAT, *Madame Du Deffand*, Paris, Perrin, 2003.

## **D/ Ouvrages sur l'Ethos :**

AMOSSY R., (dir.) *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Delachaux Niestlé, 1999, Lausanne-Paris.

PLUTARQUE, *Vies des hommes illustres grecs et romains*, Les Belles-Lettres, Paris, 1957.

Dominiaue MAINGUENEAU, *Le contexte de l'œuvre littéraire. Enonciation, écrivain, société*, Dunod, 1993.

Dominique MAINGUENEAU, « Ethos, scénographie, incorporation » in Amossy, 1999.

Erik ORSENNA, *La Grammaire est une chanson douce*, Paris, Stock, 2001.

## **Sites Internet consultés :**

http:// books.google.fr

Women Writers (Banque de données) <http://www.roquade.nl/wwriters>  
(mot de passe et nom : visiteur)

Women Writers' Networks/ Réseaux d'écrivaines (publication périodique) :  
<http://www.roquade.nl/womenwriters>

Andrée Chauvin-Vileno, « Ethos et texte littéraire. Vers une problématique de la voix », *Semen*, 14, Textes, Discours, Sujet, 2002, [En ligne], mis en ligne le 30 avril 2007. URL : <http://semen.revues.org/document2509.html>.